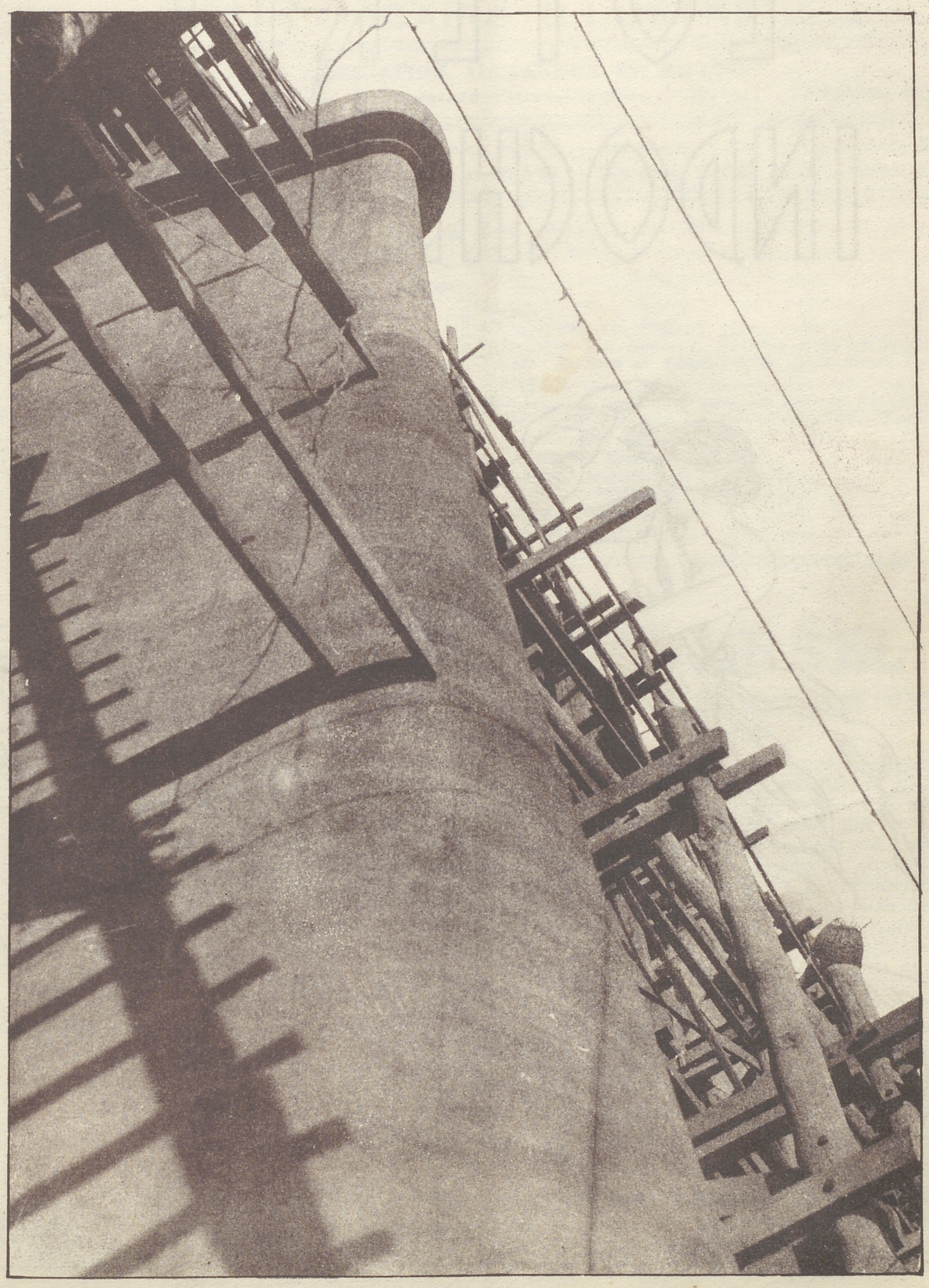
3e Année Nº 111 Le Nº 0$40 Jeudi 15 Octobre 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'EFFORT FRANÇAIS EN INDOCHINE

Pont sur la Sé Banghien (Laos) terminé le 15 juillet
Vue de l'arrière-bec d'une pile (Voir notre numéro 98.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Tendre à l'Universel, par MICHEL BRÉLIVET	1
La situation des étudiants indochinois dans la Métropole, par R. M.	4
Mœurs et coutumes annamites. — La Fête des Vieux en pays d'Annam, par NGUYEN-XUAN-CHU	5
L'Indochine en marche. — L'enseignement rural en Indochine, par J. SARLAT	10
L'effort français en Indochine. — Les aménagements hydroélectriques du Sud-Annam, par R. PLANTÉ	I à VII
L'Indochine en deuil	VIII
Interview du Docteur Botreau-Roussel, Inspecteur général de l'Hygiène et de la Santé Publiques	13
Matché, rive gauche. (Pages du journal du Délégué de Potao-Kouang-tchéou-wan 1941-1942), par CLAUDE PERRENS	16
La Semaine dans le monde :	
Les Informations de la Semaine	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	21
Mots croisés n° 86	24

TENDRE A L'UNIVERSEL

par Michel BRÉLIVET.

*Notre dernier article sur le problème de la restauration des valeurs confucéennes nous a rapporté une correspondance assez fournie. Il nous a été agréable de constater que la plupart de nos lecteurs annamites ont parfaitement saisi la portée de la doctrine d'Empire, telle que nous l'avons transposée sous l'angle assez spécial mais si important du confucianisme. Plusieurs lettrés cependant, et quelques Français annamitisants nous ont reproché de compliquer le problème et de compromettre de ce fait sa solution qui apparaît si lumineuse à la seule lumière des traditions. Nous persistons à penser que c'est précisément en le simplifiant à l'extrême, par un esprit « réactionnaire » trop poussé, que l'on risque de le faire aboutir à une impasse. Nous persistons à penser que, comme la France, le Viêt-Nam sera à la fois très ancien et très nouveau. Le problème est double et non pas simple ; on l'oublie trop ; le Maréchal ne s'y est pas trompé et sa pensée vaut pour tout l'Empire sinon pour le monde entier. C'est au reste cette tendance à l'universel qui est la marque de la pensée coloniale française, et nous ne saurions mieux à nouveau préciser notre conviction qu'en publiant pour nos lecteurs de toute la Fédération, qui n'ont pas la possibilité de suivre l'effort de notre confrère tonkinois, ce lumineux article de Michel Brélivet, paru dans l'*Action, *qui complète si heureusement notre dernier éditorial.*

LA France est un pays libéral, c'est entendu. Cette générosité est un de ses titres à l'affection du monde, singulièrement à celle des diverses collectivités de l'empire. Il ne faut pas lui reprocher cette grandeur d'âme ni cette largeur de vues. Le principe qui prévaut dans notre politique coloniale est celui d'un souci constant de respecter la personnalité des nations confiées à la tutelle française. « Il faut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

laisser subsister la civilisation, les traditions, les institutions séculaires des pays soumis au protectorat français ». Rien de mieux.

Et cependant, serait-il injuste de signaler une exagération et une erreur fréquentes dans l'application d'un principe aussi louable ? Dans notre empressement à laisser aux Annamites la possibilité de rester eux-mêmes, n'aurions-nous pas tendance, parfois, à dépasser la mesure des aspirations réelles des Annamites les plus sages et les plus clairvoyants ? « Comment donc ! mais, bien sûr, il faut rester fidèles à votre tradition, leur disons-nous ; la France vous y encourage ! Voyez, nous-mêmes, notre Révolution Nationale nous a appris à nous retremper aux sources de la tradition française. Faites de même, de votre côté, pour votre propre compte, retournez à votre tradition imprudemment méconnue un moment ! Allez dans votre sens, comme nous dans le nôtre »...

Une application immédiate de ce principe forcé, outré, se laisse aisément surprendre dans le parallèle séduisant qui glorifie simultanément, en des expressions qui ont une valeur de programme, l'Annam « vieille terre pétrie de confucianisme et de bouddhisme » et la douce France « héritière directe de la Grèce et de Rome et fille aînée de l'Eglise catholique ».

Comprenez bien le slogan : de même que les Français, pour être plus authentiquement Français devront désormais remettre en honneur les valeurs de la civilisation méditerranéenne et chrétienne, ainsi les Annamites sont-ils invités à se refaire une âme authentiquement annamite (?) par le retour aux valeurs d'une civilisation confucéenne et bouddhique.

La symétrie plaît à l'esprit des Français, qui, comme chacun sait, aiment l'ordre et la clarté dans les systèmes. Il n'y a qu'un malheur : c'est qu'en général les parallèles ne se rencontrent pas, sinon à l'infini. Je ne me laisse, certes, pas abuser par l'image, mais enfin je me demande avec inquiétude comment la France et l'Annam pourront encore se rencontrer pour de féconds échanges sur le plan de la culture et de la vie, si l'on invite ainsi les deux peuples à voyager chacun suivant sa ligne propre...

Ceux qui pensent que c'est bien ainsi ont-ils oublié les principes directeurs de toute entreprise coloniale digne de ce nom — à supposer qu'ils aient jamais eu une doctrine de la colonisation ? — Ou bien ont-ils à ce point perdu toute foi dans la valeur de la civilisation française qu'ils omettent l'importance de faire bénéficier les Annamites de ce qui a fait notre supériorité ? Ou bien sont-ils seulement égarés par une générosité inconsidérée qui leur fait négliger de se demander quel est l'intérêt véritable des peuples sous mandat français ?

Vous invitez l'Indochine à se replier sur elle-même, à se recueillir dans la méditation de son passé, à se refermer dans la jouissance de son patrimoine culturel ! C'est fort bien. Mais si c'est tout cela ce que vous avez à lui dire, l'Indochine peut se passer de vous. Oui, mais il nous faut construire des digues et des barrages, mettre des mines en exploitation, assurer l'ordre par la consolidation de la paix française !

Pardon, une œuvre de civilisation comme doit être toute entreprise coloniale n'a pas le droit de négliger que tout l'ordre extérieur et matériel n'a de raison d'être et de prix qu'au titre de point d'appui pour l'instauration d'une civilisation spirituelle plus haute. « La tâche colonisatrice n'est vraiment accomplie que si elle ne sépare pas la mise en valeur du pays colonisé de l'éducation du peuple colonisé ». Et M. le Résident Supérieur Grandjean, il y a dix ans, dans une remarquable conférence à l'Université de Hanoi, justifiait hardiment au nom de cette tâche culturelle la présence française en Indochine, ajoutant, avec cette vigueur d'expression dont il a le secret : « C'est donc qu'évidemment nous croyons à la supériorité de la civilisation occidentale. Si nous n'avions pas cette conviction, que ferions-nous ici ? »

A entendre la façon surprenante dont certains Français encouragent les Annamites à rester simplement fidèles à leur tradition confucéenne ou bouddhique, à demander la formation de leur esprit et de leur caractère aux seules humanités sino-annamites, on peut se demander s'ils ont encore cette conviction. Alors...

Au contraire, si vraiment la civilisation française est supérieure, je précise, en valeurs humaines, universelles, valables pour tous, il faut mettre les Annamites en mesure de pouvoir s'emparer de ces valeurs, non pour qu'ils deviennent Français, mais pour que restant Annamites ils enrichissent leur capital humain.

Et si la civilisation de Rome et d'Athènes, si l'influence chrétienne surtout, plus libre vis-à-vis des contingences géographiques, ont fait dans l'histoire la supériorité de la France, a-t-on le droit de priver les Annamites de recevoir ces influences vivifiantes dont les plus avisés souhaitent recueillir le bénéfice ?

Quelques-uns, parmi les plus cultivés et les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus intelligents des Annamites, s'impatientent de voir parfois les Français plus férus de tradition annamite que les Annamites eux-mêmes. Ils soupçonnent ces Français de raisonner selon de simples vues de l'esprit ; ces Français, en effet, connaissent le passé, ils voudraient à tout prix l'empêcher de disparaître, ils ont respiré le parfum des époques révolues, ils ne peuvent consentir à ce que le passé soit le passé... Ces Français oublient qu'il faut aimer les Annamites, non pas pour les satisfactions intellectuelles que donne la résurrection du passé par l'histoire ou l'archéologie, ou l'étude approfondie de ce que fut l'Annam pendant des siècles de vie patriarchale. Il faut aimer les Annamites avec désintéressement et donc laisser ce pays vivre, évoluer. Il faut le laisser venir prendre à son heure sa place au festin des biens de l'esprit, lesquels ne sont pas spécifiquement français ou occidentaux, mais universels. La possession de ces biens doit assurer la grandeur future de l'Indochine, comme elle a déjà fait celle de la France.

Ils sont en dehors de la vie, tous ceux qui voudraient retenir les Annamites occupés de leur particularisme, empêcher leur âme de s'ouvrir aux souffles du large. « Laissons les morts ensevelir leurs morts »...

Et pour les Annamites qui attendent de nous des formules de vie, montrons leur comment le patrimoine culturel légué par les ancêtres, ils ont le devoir, non de le laisser improductif, enfoui sous terre, comme le talent de la parabole, mais de le faire fructifier au centuple en creusant leur âme jusqu'à ces profondeurs où la civilisation occidentale et singulièrement le christianisme nous ont révélé à nous-mêmes tout ce que peut signifier le nom d'homme.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La situation des étudiants indochinois dans la Métropole

par R. M.

Des renseignements parvenus de France nous ont fait connaître les nouvelles mesures que le Gouvernement français, toujours soucieux d'améliorer la situation des Indochinois actuellement en France, a prises en ce qui concerne les étudiants indochinois qui poursuivent aujourd'hui leurs études dans nos diverses universités.

L'augmentation notable du prix de la vie en France fut, comme c'était nécessaire, pris immédiatement en considération.

En ce qui concerne les jeunes gens titulaires de bourses ou de prêts universitaires divers, le taux maximum des bourses d'enseignement supérieur en France a été porté, par arrêté du 8 octobre 1941, à 18.000 francs par an pour les étudiants français et indochinois poursuivant leurs études à Paris, à 15.000 francs pour ceux qui poursuivent leurs études en province.

Dans l'année 1941-1942, 76 bourses ont au total été accordées par le Gouvernement général de l'Indochine. Sur ce nombre, on compte 24 Français, les 52 autres sont des Indochinois, la répartition dans chaque pays de l'Union étant la suivante :

23 étudiants tonkinois, 16 Annamites, 10 Cochinchinois, 2 étudiants cambodgiens, et 1 Laotien.

Le montant des bourses ainsi accordées à ces étudiants s'élève à 857.000 francs.

Pour l'année scolaire 1942-1943, le Secrétariat d'Etat aux Colonies a informé le Gouvernement général en Indochine qu'il a décidé de renouveler ces bourses en faveur des étudiants en cours de scolarité régulière. Toutes les décisions de nature à entraîner une modification de la fraction de la bourse, un changement dans la nature des études, ou une prolongation des études au delà de la durée normale prévue seront soumises à l'accord du Chef de l'Union.

***

En ce qui concerne d'autre part les prêts consentis à certains étudiants, et remboursables par leurs familles, le nombre actuel est le suivant : 9 prêts consentis à des jeunes gens français, 125 à des jeunes gens indochinois ; le détail de ces derniers se subdivise ainsi :

42 pour le Tonkin, 10 pour l'Annam, 61 pour la Cochinchine, 2 pour le Cambodge, 1 pour le Laos.

Signalons que le taux de ces prêts est le même que celui des bourses, c'est-à-dire 18.000 francs pour Paris et 15.000 francs pour la province.

***

Une autre question, qui préoccupait à juste titre les familles en Indochine, c'était de savoir ce que deviendront les jeunes gens ayant parachevé leur cycle d'études, et contraints, par la force des choses, de demeurer dans la Métropole.

Les renseignements qui nous sont parvenus nous mettent heureusement en mesure de rassurer ceux qui avaient pu concevoir des inquiétudes à cet égard.

En ce qui concerne les étudiants indochinois préparant des licences ou doctorats d'enseignement ou l'agrégation en France, un projet actuellement à l'étude prévoit qu'un certain nombre de postes de professeur serait réservé dans les cadres de l'enseignement en Indochine à ces candidats.

La Direction de l'Instruction publique a également proposé que le Département des Colonies veuille bien saisir le Secrétariat de l'Education Nationale de la question de l'utilisation éventuelle des services de ces diplômés soit dans l'enseignement, soit dans d'autres Administrations jusqu'à ce qu'il soit possible de revenir en Indochine.

Enfin, un autre projet est également en instance de réalisation, tendant à organiser les statuts communs des fonctionnaires des cadres européens et indochinois, en tenant compte de la situation exceptionnelle des étudiants précités : par une disposition transitoire, les candidats indochinois aux emplois administratifs retenus en France pendant la période des hostilités seraient admis dans ces cadres, au cas où ils n'auraient pas dépassé la limite d'âge réglementaire prévue, d'une durée égale au temps compris entre l'interruption et la reprise des communications maritimes entre l'Indochine et la France.

***

Cet ensemble de mesures prises dans un esprit de solidarité franco-indochinoise permettra aux jeunes gens français et indochinois de poursuivre leurs études, puis leur carrière, dans des conditions aussi normales que possible, en dépit des difficultés de l'heure présente.

Elle témoigne du souci d'entraide mutuelle et de collaboration, qui a toujours inspiré l'œuvre entreprise par la France en Indochine pour le plus grand rayonnement des deux cultures.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Mœurs et coutumes annamites

LA FÊTE DES VIEUX EN PAYS D'ANNAM

(" RƯỚC BÔ ou KHANH-LÃO ")

par Nguyễn - xuân - Chu
médecin indochinois

Le respect de l'âge est concrétisé chez nous dans certaines régions par une fête connue sous le terme chinois de « Khánh-lão » dont la traduction est : « complimenter les vieux » ou, plus communément, sous l'expression annamite de «Rước-Bô », la « procession des vieux ».

Le mot « Bô » signifie vieux et s'applique plus spécialement au sexe masculin. Dans certains villages, la fête n'est donnée qu'en l'honneur des vieux à l'exclusion des vieilles. Mais, généralement, elle est célébrée à l'intention des deux sexes. Les Bô du sexe masculin sont les « Bô ông » ce qui veut dire « Bô messieurs » et les Bô du sexe féminin sont les « Bô bà ou « Bô dames ». Mais tandis qu'à l'adresse d'un Bô on dit indifféremment « Ông-bô » ou simplement et plus couramment « Bô » ; en désignant une Bô, le mot « Bô » est toujours précédé de celui de « Bà », non pas que le terme de Bà-bô » soit, par essence, révérenciel, mais parce que le mot « Bô », employé seul, se rapporte, comme je l'ai dit, plutôt à l'homme.

Bô est à la fois un nom générique et un titre. Un homme dépourvu de toute distinction honorifique (grade universitaire, de mandarinat, charge publique) s'entoure, à la vieillesse, d'une auréole tardive de noblesse en s'attachant le titre de « Bô » pour ne plus être appelé un simple monsieur Un Tel, mais noblement, Monsieur le Bô Un Tel. Le cas n'est pas pour la femme qui n'a de titre que par le mari. On sait que la femme du Lý-trưởng est appelée Mme Lý, celle d'un mandarin du 9e degré, Mme Cửu c'est-à-dire Mme Neuvième, etc... Et l'on trouve tout naturel qu'une jeune femme de dix-huit ans par exemple, femme légitime ou concubine d'un Bô est désignée sous ce terme ahurissant de « Cô bô » qui veut dire Mademoiselle Bô (une jeune femme, chez nous, étant appelée Cô : mademoiselle et non Bà : ma-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dame, surtout quand elle est femme de rangs secondaires). Mais une vieille veuve sans héritage honorifique ou une vieille fille, quand bien même elles se sont faites Bô restent toujours simplement Madame X ou humblement Mademoiselle Y. C'est pourquoi quand l'âge veut qu'elle se fasse Bô, la femme, ce faisant, n'a pas la même envie que l'homme de lier à son nom un particule de noblesse, bien que — soit dit entre nous — sur le terrain des honneurs, elle est animée autant que l'homme, de la même ardeur de conquête, sinon d'une plus grande.

L'âge exigé pour être Bô varie suivant les régions entre cinquante-cinq et soixante ans. Dans beaucoup de villages, cet âge même varie selon les sexes. L'homme peut être Bô à cinquante-cinq ans par exemple, tandis que la femme ne peut l'être qu'à soixante.

Pourquoi ces limites différentes qui constituent une injustice flagrante aux désavantages du sexe faible ? Nos pères qui les avaient déterminées voudraient-ils mettre en avant, par cette différence, une marque de la supériorité de l'un sur l'autre sexe ? Ou serait-ce simplement parce qu'à un âge égal, l'homme est plus vieux que la femme, ou la femme moins sage que l'homme ? Nous ne saurions le dire au juste. Cependant dans certains villages, il est donné à la femme l'occasion de prendre une revanche éclatante sur l'homme par le fait qu'elle peut être Bô à un âge bien plus jeune que celui de l'homme. Nous avons dit que la femme, épouse de l'homme était également épouse du titre et que des cas de « Bà bô » excessivement jeunes, n'avaient rien que de normal. Nous parlons ici d'un autre cas de jeunes « Bà bô » qui ne se contentent pas seulement de prendre le titre de leur mari, mais qui jouissent encore pleinement de tous les droits que ce titre confère. Et c'est quelquefois un spectacle pittoresque que celui de voir le jour de la fête, se mêler au cercle vénérable des vieilles Bà bô authentiques qui portent péniblement leur âge une jeune Bà bô âgée d'une quarantaine d'années parfois encore fraîche, même belle dont la présence est, pour le moins, loin de cadrer avec le caractère cérémonieux de l'occasion. Il est vrai qu'elle risque en se montrant, car de méchantes langues ne manqueraient pas de la narguer : « Madame Bô, rentrez donner la tétée à bébé ».

Ce cas de Bô féminins malgré l'âge et qui ont rang et prérogatives de Bô véritables est cependant exceptionnel et n'existe que dans quelques rares villages. En général, la femme n'est Bô que sous le rapport de l'âge, comme l'homme. Mais si le mot Bô veut dire vieux, tous les vieux ne sont pas Bô, car le titre de Bô exige certains droits à payer au village. Ces droits varient suivant les régions et suivant les bourses, d'une simple présentation de quelques noix d'arec, de quelques dizaines de chiques de bétel jusqu'à un véritable régal donné à tout le village. Ces droits sont donc pour ainsi dire facultatifs et n'existent même pas dans certains villages où tout le monde est bô à l'âge voulu. Mais l'on comprend facilement que de pauvres vieux loqueteux qui n'ont même pas de quoi se payer une chique de bétel et, par conséquent, sont bien loin de se pourvoir d'un costume convenable le jour de la fête se privent volontiers de faire valoir leur âge et de partager les honneurs de la fête. Ces vieux-là ne sont pas Bô et ne sont pas désignés ainsi par leurs compatriotes.

Dans certains villages, il existe un véritable club de Bô. Et tout Bô qui se respecte, après s'être fait inscrire au contrôle de la Commune, se présente chez le Trưởng-Bô, l'aîné des Bô, pour se faire connaître. Cette cérémonie, comme toutes cérémonies annamites, comporte le rituel d'usage que représentent les indispensables chiques de bétel. Ces chiques sont destinées à être distribuées aux membres du club pour leur faire connaître la nouvelle adhésion. En général, il existe deux clubs séparés pour les hommes et pour les femmes et, conséquemment, il y a un « Trưởng-Bô » et une « Trưởng-Bô ». Mais quand il y a une réunion commune, c'est toujours chez le Truong-Bô qu'on se rend et ce dernier devient alors

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'aîné de tous les Bô, même s'il est moins âgé que la Trưởng-Bô.

Les membres du club sont obligés de verser une cotisation annuelle régulière et des souscriptions occasionnelles. La cotisation annuelle est destinée à l'achat des offrandes communes aux génies du village le jour de la fête. Les souscriptions occasionnelles sont faites à chaque décès d'un membre du club pour un cadeau funéraire. Ces dernières contributions sont en général modestes. Mais quand il arrive qu'elles se répètent deux ou trois fois l'an, elles commencent tout de même à compter, surtout pour un Bô vétéran. Et si, par exemple, un Bô a le bonheur de vivre, mettons jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans et que, de soixante ans à son âge actuel, il a eu chaque année un, deux, trois camarades à enterrer, les souscriptions qu'il a versées pour les cadeaux funéraires représentent à la fin, une somme, voire une fortune. C'est pourquoi, s'il est une gloire d'être Bô, un privilège de vivre longtemps, il est aussi... une catastrophe d'avoir souvent à délier sa bourse. Ce qui constitue le revers du titre, la rançon de l'âge.

Le « Rước Bô » est une fête annuelle et a lieu aux environs du Tết. Dans quelques villages, on célèbre la fête au 12e mois, dans beaucoup d'autres, elle se déroule au 1er mois. Mais pour chaque village elle a une date fixe et cette date est immuable. Au jour solennel et à l'heure fixée, les Bô, affublés de leur plus joli costume, se rendent au lieu du rendez-vous. Dans les villages où il y a un club, ils se réunissent chez leur doyen et dans le village si le club n'existe pas, le rendez-vous a lieu chez le Lý-trưởng. Là ils attendent l'arrivée des officiels du village. Naturellement, ils n'attendent pas comme cela, en bavardant ou en se regardant. Le temps d'attente est, si l'on peut dire, coloré par des chiques, sucré par des confiseries et parfumé par du thé bien chaud, des fumées de tabac laotien, de cigarettes, parfois d'opium. Car, ce jour-là, « leur jour », toute la sollicitude du village est pour eux, rien que pour eux.

Le cortège officiel arrive. Le chef de file se présente aux Bô et, respectueusement, les invite à faire leur marche triomphale. On se met en route. Les officiels sont chargés de conduire la procession, drapeaux, éventails, trompettes, tambours en tête. Vient la file des Bô Ông que suit celle des « Bô Bà ». Les Bô défilent dans un ordre rigoureux d'âge qu'indiquent de jolies tablettes en bois laquées de rouge et sur lesquelles s'inscrit en lettres d'or, l'âge respectif des Bô.

Ne croyons pas que du lieu de rendez-vous au Đình, terme de la promenade, les Bô qui n'ont à faire qu'un trajet quelquefois fort court, suivent la procession à pied, bien qu'en temps ordinaire, il y en a qui rivalisent avec les jeunes dans une marche de dix kilomètres et plus. Mais le jour de leur fête, un véhicule sied mieux à leur âge et en rehausse le prestige. Et les uns se font porter en pousses, d'autres s'installent confortablement dans de jolis palanquins fleuris. Il n'y a que ceux qui sont vraiment économes ou qui, toute leur vie, n'ont connaissance d'autres moyens de transport que leurs jambes qui se contentent de ces moteurs naturels que le Créateur nous donne à tous. Mais ils marchent dignement, protégés, comme les autres, chacun par un large parasol qu'une personne tient étalé au-dessus de leur tête.

Au cours de la promenade, les Bô ont peut-être soif ou ont peut-être besoin d'une chique, d'une cigarette... Aussi chaque famille, prévoyante, fait-elle accompagner son Bô d'un groupe de petits garçons ou de petites filles qui portent à l'intention de leur ancêtre qui, une boîte de bétel, qui, une pipe à eau, qui, une théière chaude. Ces petits enfants sont fiers de leurs ancêtres comme ces derniers de leur âge. Ils regardent les gens et ont l'air de leur dire : « Voyez-vous notre grand-père est-ce qu'il porte bien son âge ? » ou « Regardez mon arrière grand-mère, la trouvez-vous belle ? », etc...

Tout événement qui se produit en public excite des curiosités. La procession des Bô attire sur le long des bordures de la route tous les gens du village désireux d'admirer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Bô, de les congratuler. Les jeunes filles peuvent se faire belles, on ne les regarde même pas. On n'a d'yeux que pour les Bô, on n'admire qu'eux. Et l'on chuchote : « Oh ! Que M. Bô X est magnifique dans sa robe de gấm (1) ». — « Qu'elle est adorable la chevelure de Mme Y ! On dirait de la neige », etc..., etc... Mais dans la foule des admirateurs, de mauvais garnements glissent et ne manquent jamais de chantonner à l'adresse des Bô cette vieille chanson qui se passe de commentaire :

« Ông Bô mà lấy Bà Bô,
Đẻ ra con riếc, con rô, con chầy. »
(*Quand M. Bô se marie avec Mme Bô,*
Leur union donne naissance à des poissons [d'espèces différentes).

Textuellement : à un canabas, un barberot.



Enfin, on arrive au Đình. Les Bô, représentés par quelques-uns de leurs aînés se rendent devant l'autel du génie tutélaire du village pour lui présenter leurs hommages par un cérémonial compliqué dans lequel ils sont aidés des officiels qui connaissent mieux qu'eux les dédalles du rite. Après la cérémonie, les Bô viennent occuper les places d'honneur qui leur sont réservées dans le Đình. L'ordre de l'âge est encore ici observé. Mais dans quelques villages où l'on vénère plus les distinctions honorifiques que l'âge, les places sont rangées selon les degrés de noblesse. Quand les Bô se sont installés, les officiels se présentent de nouveau à eux pour leur rendre un public hommage. Dans certains villages, ce geste comporte le même cérémonial que celui qu'on rend aux génies et qui consiste en prosternations nombreuses, en offre de petites tasses de choum-choum, etc... Dans d'autres, il se réduit à une lecture d'un compliment adressé à leur bel âge et prononcé par la plus sonore voix officielle.

Ces marques cérémonieuses et éloquentes de respect leur étant témoignées, on les régale. Il faut avoir goûté ou, tout au moins, avoir vu ces nombreux mets savoureux et d'une présentation parfaite qu'on leur sert pour se donner une idée des soins méticuleux qu'on apporte à préparer le festin. Car la fête des Bô est, dans chaque village, l'occasion d'une véritable exposition de l'art culinaire, un concours de cordons bleus, comme on le verra tout à l'heure.

Dans les villages où la coutume des Bô existe, une part de rizières est prélevée sur

(1) Brocart annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le bien foncier de la commune pour servir de fonds à la fête. Ces rizières sont distribuées chaque année aux habitants qui les reçoivent à tour de rôle. Ceux qui détiennent les rizières pour l'année sont ceux qui payeront les frais de la fête. Et les gens se rivalisent pour offrir aux Bô un régal digne de leur âge. Les uns recherchent la diversité des mets, les autres, la qualité ; d'autres, de savantes combinaisons ; d'autres, une belle présentation.

Mais si les mets sont variés, le plat essentiel — le plat du jour — est une préparation de nids d'hirondelles, les Yến sào ou simplement le Yến. Le Yến étant réputé chez nous comme l'aliment le plus exquis, le plus nourrissant, le plus réconfortant, quel mets serait mieux que lui à un festin qu'on offre aux êtres dont la santé faiblit et à qui l'on tient à souhaiter un plus grand âge ?

Les plats sont disposés sur de larges plateaux en cuivre ou en bois laqué. L'ensemble des mets contenus dans un plateau constitue ce qu'on appelle un cỗ. Avant d'être offerts aux Bô, les cỗ doivent être soumis à l'appréciation des notables connaisseurs en la matière. C'est le « Thi cỗ », concours des cỗ. Les cỗ sont ainsi classés au 1er, 2e, 3e cỗ, etc... Ce concours ne donne lieu à aucune récompense. Mais les bruits courent vite le village et les habitants ne tardent pas à connaître que les cỗ présentés par M. X est classé premier, celui de M. Y, deuxième, etc... et cela fait honneur à M. X et à M. Y.

Les deux premiers cỗ seront offerts au doyen et à la doyenne des Bô qui ont droit à tout un cỗ pour eux seuls. Les 2e et 3e «Ông Bô » partageront à eux deux cỗ suivants et le cỗ qui vient après sera servi aux 2e et 3e « Bà Bô ». Les autres Bô se mettront quatre par quatre à chacun des cỗ qui suivent, dans l'ordre d'âge des Bô et dans celui de mérite des cỗ.

Pendant les festin, les Bô sont servis par de jeunes notables du village, ce qui ajoute une note de plus à la solennité de la noce et une marque plus vive à la vénération de la vieillesse. Dans certains villages, ils sont aussi servis par des gracieuses chanteuses qu'on fait venir exprès pour eux. Et comme les chanteuses ne sont pas faites pour être simplement des serveuses de noce, elles chantent aussi. Pendant que les unes servent, les autres, de leur voix harmonieuse, fredonnent des chansons qui sont, à l'occasion, des éloges adressés aux Bô.

Le repas terminé, on offre maintenant aux Bô des « bánh giầy » et des bánh chưng», sortes de gâteaux de pâte de riz de préparation différente que l'on voit immanquablement dans toutes les grandes fêtes. Dans beaucoup de villages, les bánh giầy seuls sont offerts. Comme les cỗ, les bánh sont soumis au préalable à un concours et les meilleurs bánh seront réservés aux meilleurs Bô — au point de vue âge, bien entendu. Le partage des bánh est encore une question de rapport proportionnel. On offre à chacun des premiers Bô quatre bánh giầy et quatre bánh chưng ; trois de chaque espèce aux 2e Bô ; deux, aux suivants, etc... Ces bánh, les Bô ne les consomment pas sur place. Ils les font porter chez eux pour les distribuer, par tranches, aux membres de la famille et aux amis. Il arrive souvent que des Bô qui ont une grande famille et des amis nombreux, sont obligés de payer une commande personnelle de bánh pour pouvoir faire un équitable et convenable partage. Le cadeau que l'on reçoit des Bô est précieux car il est considéré comme pouvoir nous transmettre la longévité.

La fête des Bô est comme l'on voit, une belle fête traditionnelle. Mieux que toutes les théories arides qu'on enseigne aux enfants sur les bancs de l'école, elle est l'expression la plus vivante d'un principe de morale, une leçon frappante qui matérialise le respect que l'on doit à la vieillesse. Il est regrettable cependant que cette coutume se perde de jour en jour. Dans quelques villages, elle est déjà oubliée et les enfants ne la connaissent plus. Dans d'autres où elle persiste, la fête est célébrée avec beaucoup moins d'éclats.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ENSEIGNEMENT RURAL EN INDOCHINE

Progrès réalisés depuis un an

par J. SARLAT.

L'AN dernier, dans ces mêmes colonnes nous avons expliqué l'économie générale d'une réforme essentielle de l'enseignement au Tonkin : *Les écoles de villages* (*Indochine* du 10 juillet 1941, n° 45). Plus d'un an s'est écoulé ; depuis, tous les pays de l'Union indochinoise ont fait dans ce sens un effort souvent considérable.

Aussi nous paraît-il nécessaire de faire le point des résultats obtenus et de juger à ses fruits bien jeunes encore une institution qui, dès sa création, nous a paru correspondre à une nécessité morale et sociale.

Rappelons ici les données du problème. Il s'agit de développer l'instruction simple en apprenant à lire, à écrire, à compter.

Sur le plan moral, social et politique, les écoles de villages ont pour mission d'ordonner et de regrouper les notions de morale à enseigner à l'école, de la dégager d'un formalisme trop scolaire, le mieux intégrer à la vie ambiante et faire qu'elle ne constitue pas un corps étranger dans les milieux familial, communal et social.

Le but rappelé, voyons les résultats dans les divers pays de l'Union.

TONKIN

Le nombre des écoles de villages ouvertes au cours de l'année scolaire 1941-1942, s'élève à 2.271 dont 1.873 écoles villageoises et 398 écoles intervillageoises. Ces écoles qui desservent 2.700 villages ont été fréquentées par 75.000 élèves. Elles ont fonctionné dans de bonnes conditions.

Toutefois les habitants des villages qui ont consenti à des sacrifices égaux et parfois supérieurs à ceux qu'assument les villages dotés d'une école communale, désirent en retirer des avantages identiques.

Ils ne comprennent pas la limitation de la scolarité à un an et désirent que leurs enfants parcourent, eux aussi, le cycle complet de l'enseignement élémentaire ou aillent compléter leurs connaissances à l'école du village.

Il semble donc que s'établisse l'opinion que les écoles de villages sont des sous-écoles communales.

D'autre part, l'expérience montre que seuls fréquentent l'école villageoise ou intervillageoise, les enfants qui appartiennent aux familles les moins nécessiteuses ou à celles qui peuvent se passer de leur concours pour les menus travaux des champs. Il s'ensuit qu'il est préférable de garder plus longtemps à l'école les enfants appartenant à des familles qui peuvent les y laisser que de les refouler après une seule année d'études au profit d'autres enfants qui ne profiteront pas des places ainsi rendues vacantes.

Pour ces raisons il semble indispensable de transformer progressivement les écoles de villages en écoles communales dans la mesure où cette transformation s'avère nécessaire pour répondre aux désirs légitimes et aux conditions de vie des populations intéressées.

ANNAM

Le nombre d'écoles rurales créées s'élève à 867 conformément au plan d'ensemble établi par M. le Résident Supérieur en Annam. Elles sont situées dans les villages de plus de 300 inscrits. De 24.116 élèves au début de l'année, la fréquentation scolaire y est passée à 40.975 dont une très faible partie est constituée par des adultes.

Le principal effort a porté sur le recrutement des « giáo sư », certifiés primaires complémentaires ou diplômés de l'enseignement traditionnel.

Ils sont initiés à la pédagogie pratique par un stage préalable à leur prise de service et suivront chaque année un cours de perfectionnement d'un mois ouvert à leur usage dans toutes les provinces.

Dans l'ensemble la réforme de l'enseignement rural a été bien accueillie par la population. Le plan d'extension en est poursuivi par la création de nouvelles écoles dans les groupes de villages formant un territoire continu et ayant 300 ou plus de 300 inscrits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COCHINCHINE

L'enseignement rural ne présente pas en Cochinchine les mêmes caractères que dans les autres pays de l'Union. On sait que la Cochinchine se trouve placée sous le régime de l'obligation scolaire par l'arrêté du 27 juin 1927.

Malgré l'extension des établissements scolaires qui en découle, il ne faudrait pas croire que tous les enfants aient à proximité de leur demeure une école qu'ils puissent facilement fréquenter. De nombreux hameaux en restent dépourvus et les effectifs féminins notamment sont loin d'atteindre non seulement le total mais la majorité des filles d'âge scolaire.

Afin de parer à ces difficultés et compte tenu des difficultés financières, les directives suivantes ont été adoptées en matière de politique scolaire :

1° Réduire au minimum compatible avec les besoins l'enseignement complémentaire facultatif et consacrer tous les crédits ainsi libérés au développement de l'enseignement rural ;

2° Créer des formations variées de pénétration scolaire pour satisfaire avec souplesse et rapidité aux besoins nouveaux ;

3° Améliorer le recrutement des instituteurs destinés aux petites classes sans toutefois avoir recours au service trop onéreux des maîtres des cadres réguliers.

C'est dans le domaine des formations de pénétration scolaire que l'ingéniosité déployée a été la plus grande. Les efforts en cours s'expriment par un certain nombre de créations dont il n'est pas inutile de souligner la variété.

Ces formations relèvent de cinq types très différents et tous adaptés à des conditions locales très spéciales :

a) *Des cours auxiliaires préparatoires*, dont l'importance s'accroît régulièrement, ont vu leur fréquentation scolaire s'élever en 1943 à 2.353 élèves ;

b) *Une ferme école* a été créée dans la région de Soc-trang, son succès réel permet de faire penser que cette formule destinée aux pays essentiellement agricole et de technique arriérée donnera dans l'avenir de très bons résultats ;

c) *Ecoles à mi-temps ;* elles sont basées sur le fait qu'un seul maître reçoit l'une le matin, l'autre le soir, 2 classes différentes. A quelques exceptions près ces formations scolaires sont mixtes, le chiffre de leurs élèves est passé de 13.510 à 17.705 ;

d) *Ecoles ambulantes*. Ces écoles créées à titre d'essai continuent à fonctionner dans la province de Bêntre ; leur extension très restreinte ne semble pas devoir s'amplifier. Il semble bien au contraire que la tendance s'oriente vers la fixation et la stabilisation de ces établissements ;

e) *Formation pour populations allogènes*. — Ces écoles s'adressent aux minorités cambodgiennes, cham et moï et connaissent un succès très net ; elles sont passées de 9.904 à 10.850 élèves.

Dans l'ensemble la fréquentation scolaire dans l'enseignement primaire de Cochinchine a marqué un net progrès et a atteint le chiffre de 155.746 enfants. Il est toutefois indispensable de noter que le développement des écoles rurales se heurte à des difficultés que les pouvoirs publics s'attachent à combattre ; ce sont d'une part, le manque absolu de goût des instituteurs et plus encore des institutrices pour les postes campagnards, d'autre part la résistance des populations à la création de formations scolaires de type spécial, les formations de type normal faisant seules à leurs yeux figures de véritables écoles.

CAMBODGE

L'enseignement populaire rural a de tous temps fonctionné sous la forme des écoles de pagodes. Cet enseignement traditionnel a été rénové depuis une quinzaine d'années.

Mais il existe des monastères où il n'est pas possible d'organiser d'écoles parce que les religieux susceptibles de devenir instituteurs n'y sont pas assez nombreux ou ne restent pas assez longtemps sous le froc.

Dans quelques régions, les divergences entre modernistes et traditionalistes rendent difficiles les essais de rénovation scolaire.

Enfin certaines agglomérations ne sont pas assez importantes pour justifier la création des trois classes d'une école primaire élémentaire officielle.

Aussi a-t-il paru nécessaire de créer au Cambodge un nouveau type d'école : les écoles rurales, qui fonctionnent au compte du Budget Royal, et dans lesquelles sera distribué un enseignement élémentaire et pratique purement cambodgien. 40 écoles de ce type ont été ouverts à la rentrée scolaire de 1942-1943.

Cette réforme s'intègre dans une réforme générale de structure qui envisage le rattachement direct de tout l'enseignement populaire khmer au Gouvernement Royal.

Depuis la rentrée scolaire de 1942-1943, l'enseignement traditionnel rénové et l'enseignement élémentaire rural groupé sous la dénomination commune d'enseignement élémentaire cambodgien, par opposition à l'enseignement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

élémentaire franco-indochinois, fonctionnent sous la direction et le contrôle effectif du Ministre de l'Education Nationale.

Mais multiplier les écoles serait œuvre vaine si le nombre des bons maîtres n'augmentait pas parallèlement. Pour pallier à l'insuffisance numérique d'éléments de choix une Ecole Normale fonctionne à Phnom-penh depuis la rentrée de septembre.

LAOS

Des mesures ont été prises pour la création et la multiplication d'écoles rurales laotiennes élémentaires et pratiques ayant pour but l'acquisition de connaissances saines, la mise en confiance des populations et l'amélioration de leur vie matérielle.

Le nombre des écoles de villages est passé de 5 en 1939 à 46 en 1942.

La fréquentation scolaire y a cru en proportion, elle est passée de 440 en 1935 à 1.795 en 1942. La création de 10 nouvelles écoles a été prévue pour l'année 1942-1943.

***

Ainsi grâce à l'ensemble des mesures prises dans les divers pays de l'Union, on s'achemine progressivement vers une amélioration de l'enseignement dans les couches humbles et laborieuses des populations indochinoises, amélioration qui ne saurait manquer de faciliter l'œuvre bienfaisante de collaboration franco-indochinoise entreprise avec ténacité par l'Amiral Decoux. Dans tous les domaines, l'Indochine est en marche.

LE MARÉCHAL A DIT :

"Surtout ne vous découragez pas. Si j'avais le droit de l'être, il y a longtemps que je le serais. Je resterai jusqu'à ce que ma tâche soit finie. Faites comme moi."

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Effort français en Indochine

Les aménagements hydroélectriques du Sud-Annam

par R. PLANTÉ
Ingénieur principal des Travaux Publics

LES circonstances nées de la guerre ont forcé l'Indochine, isolée de la Métropole, de tirer d'elle-même tout ce qu'il lui faut.

Or, il est un problème essentiel pour un pays moderne c'est de produire l'énergie dont ses usines ne sauraient pas plus se passer que l'homme d'aliments. Bien que l'Indochine soit surtout agricole, on y trouve cependant de gros consommateurs de force motrice : les villes pour leur éclairage, et certaines industries particulièrement développées comme les décortiqueries, les distilleries, les filatures.

Pour remplacer les carburants importés : essence, diesel oil, on a fait du mazout local avec des huiles de poissons et d'arachide. Mais ces substitutions n'ont pas été sans avoir des répercussions sensibles sur les prix de l'énergie.

***

Beaucoup alors se sont demandé pourquoi l'Indochine n'avait pas fait appel à l'une de ses ressources naturelles les mieux réparties sur le territoire de la Fédération : nous voulons parler de la houille blanche.

Nous nous proposons, dans cet article, d'étudier à ce point de vue une des régions les plus privilégiées, celle du Sud-Annam et, plus particulièrement, le plateau du Lang-bian (Dalat).

***

Nous soulignerons tout d'abord les efforts de deux précurseurs : M. O'Neil qui n'hésitait pas, en 1929, à équiper les chutes du Camly, à la sortie de Dalat, pour se procurer les 400 CV. de puissance nécessaires aux besoins de sa ferme modèle ; et M. Bourgery qui, vers la même époque, installait à Banméthuot une usine hydro-électrique de 300 CV., pour son usage et celui du centre de Banméthuot avec les plantations d'hévéas et de café qui l'entourent.

Quelques timides études furent aussi entreprises. En 1925, le Service des Travaux publics proposa, en vue de fournir Dalat en électricité d'origine locale, un projet d'équipement des chutes d'Ankroët qui ne fut pas retenu. En 1929, une société demanda la concession de la chute Bellevue-Krongpha, mais la crise survint et l'on en resta là.

***

Depuis la guerre, les regards se sont de nouveau portés vers les forces hydrauliques : deux régions ont retenu l'attention des pouvoirs publics, celle des plateaux du Pleiku où l'on trouve plusieurs grosses plantations de thé et de café, et celle du Langbian où se rencontrent des conditions très favorables à l'équipement d'une grande centrale.

Sur le plateau du Pleiku, trois usines à thé consomment chaque année non loin d'un million de kilowatts-heures d'électricité qui leur sont fournis par des moteurs diesel, des moteurs à gaz et des machines à vapeur, d'une puissance de 750 CV.

Or, il existe dans la région plusieurs chutes dont l'aménagement permettrait de répondre facilement à la demande des planteurs. Les études sont en cours. M. le Gouverneur Général a donné l'ordre de les pousser activement, et on peut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ANNAM. Chute de Pongour.

compter que l'usine marchera avant la fin de l'année 1943. Absorbant un débit de 2 m³ par seconde sous 25 mètres de hauteur de chute, elle sera équipée presqu'entièrement avec du matériel existant déjà en Indochine et devenu sans emploi.

Mais c'est la région du Langbian qui paraît la plus riche en houille blanche.

De tous côtés, ce ne sont que chutes, bien connues d'ailleurs des touristes : Ankroët, Lienkhang, Pongour, Gougah, Da-Queyon, etc... Parmi elles, trois offrent un intérêt particulier du point de vue qui nous occupe :

Les chutes de Pongour, parce que leur situation près du confluent du Danhim et du Dadung permettrait de mobiliser, dans une usine unique de grande puissance, l'énergie des deux fleuves ; les chutes d'Ankroët, parce qu'elles alimenteront Dalat en électricité ; enfin, la chute de Bellevue-Krongpha, parce qu'elle constitue sans doute le plus bel aménagement qu'on puisse, à l'heure actuelle, envisager en Indochine.

Tous ceux qui ont séjourné à Dalat connaissent les chutes de Pongour dont le site superbe attire chaque année de nombreux touristes. A l'aval de ces chutes, le Danhim se jette dans le Dadung aux rapides de Lien-Ma-Bruss. Une usine placée au confluent et recevant les eaux du Dadung sous une chute de 110 mètres, les eaux du Danhim sous une chute de 125 mètres, donnerait une puissance qu'on peut estimer en moyenne à 35.000 kilowatts-heures. La construction de cette usine fut un moment à l'ordre du jour ; on envisageait d'établir à proximité de Pongour des usines de constructions mécaniques alimentées par de l'énergie provenant des chutes voisines.

***

M. le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, lors de son dernier séjour à Dalat, s'est vivement intéressé aux études en cours sur l'aménagement hydroélectrique du Langbian. Il a visité les chutes d'Ankroët où les ingénieurs lui ont exposé la consistance du projet. Puis, au cours d'une tournée dans la région Dran-Bellevue-Krongpha, il s'est fait donner sur place des explications détaillées concernant la dérivation du Danhim dans le Krongpha qui permettrait d'utiliser le débit du fleuve sous une chute brute de 800 mètres.

M. le Gouverneur Général a décidé de construire immédiatement l'usine d'Ankroët. Un appel d'offres vient d'avoir lieu, les travaux commenceront en septembre, et dès les premiers mois de 1944 Dalat sera alimenté en énergie hydroélectrique.

Voici, sur cet aménagement, quelques détails qui intéresseront tous ceux qui vont à Dalat prendre quelques repos et qu'ont pu inquiéter les restrictions d'éclairage imposées par la difficulté de se procurer du mazout local.

Un barrage en maçonnerie de 10 mètres de haut s'élèvera un peu en amont de la première chute d'Ankroët, créant un grand lac qui remontera sur plus de 3 kilomètres vers la ferme de Dankia. Un canal en souterrain conduira l'eau à l'usine placée à l'aval de la deuxième chute à 2 kilomètres environ du barrage. Elle actionnera deux turbines qui, sous 80 mètres de hauteur d'utilisation, donneront une puissance totale de 700 kilowatts. Une ligne à haute

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tension d'une dizaine de kilomètres transportera aux portes de Dalat le courant produit.

Dalat n'a jamais demandé aux heures de pointe plus de 400 kilowatts. C'est dire que l'usine d'Ankroët non seulement satisfait aux besoins actuels mais encore garantit largement l'avenir.

Autre avantage : dans une usine thermique, chaque unité nouvelle d'énergie produite entraîne la consommation d'une quantité correspondante de carburant. Aussi, par économie, arrête-t-on dans la journée quelques-uns des moteurs.

Dans une usine hydroélectrique, il ne coûte guère plus de tourner à pleine puissance qu'en marche réduite. L'usine d'Ankroët permettra donc de mettre dans la journée à la disposition de certaines industries locales de l'énergie à bon marché, ce qui aidera au développement de la station.

L'usine sera équipée avec du matériel existant déjà en Indochine et inutilisé depuis quelques années.

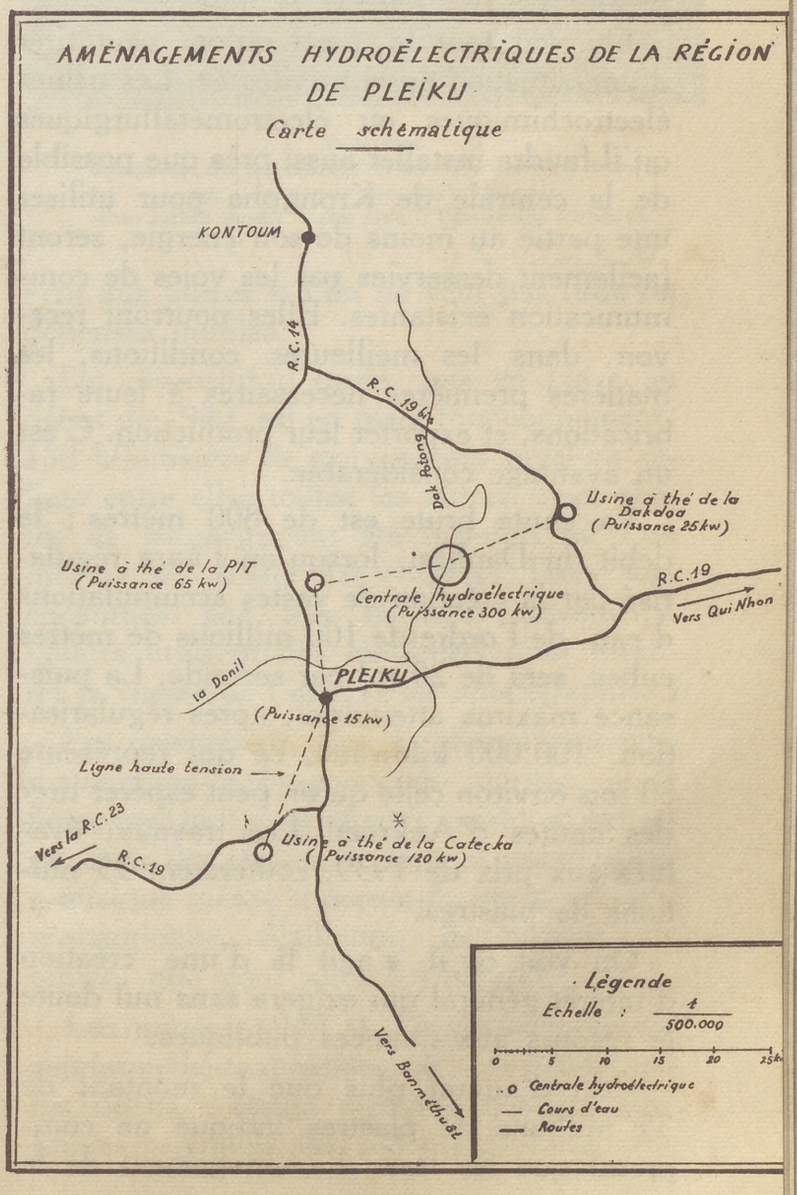
Hâtons-nous de rassurer les amateurs de beaux paysages qui craindraient de voir disparaître le spectacle que constituent, à toute époque, mais principalement en hautes et moyennes eaux, les chutes d'Ankroët. Elles subsisteront. Mieux encore, leur site se sera enrichi d'un vaste lac où les sportifs de Dalat viendront bientôt se livrer aux joies du canotage, peut-être de la voile.

***

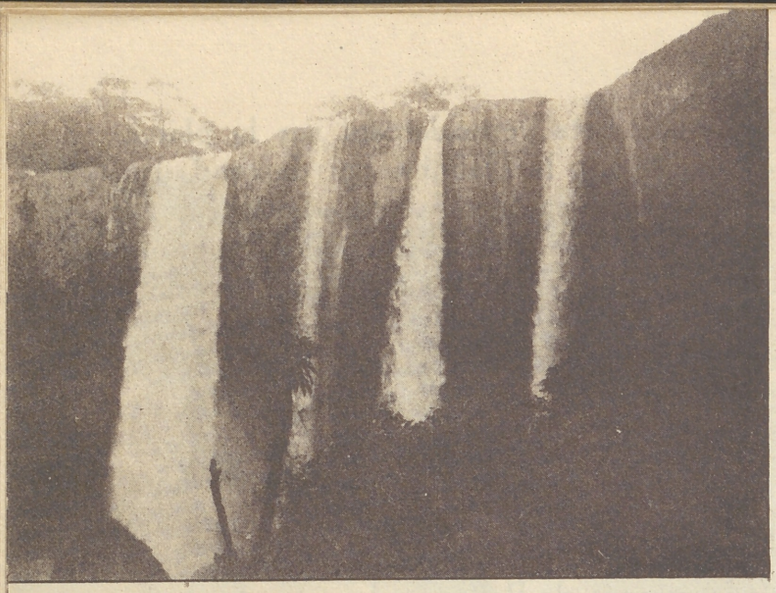
Il s'agit là d'une réalisation intéressante à l'échelle de la ville de Dalat ; mais l'équipement des chutes de Krongpha constitue, lui, une œuvre de grande envergure susceptible de réagir par son importance sur l'économie de toute la Fédération indochinoise.

Il n'y a pas, à proprement parler, de chutes Bellevue-Krongpha, ou, plutôt, le petit ruisseau qui les franchit en cascade n'offre aucun intérêt pour la production d'énergie. Mais on rencontre dans la région de Dran-Bellevue une circonstance géographique rare. A l'Ouest du col de Bellevue, d'où la chaîne annamitique tombe à peu près verticalement sur la plaine côtière, coule le Danhim qui descend des monts Langbian vers Saigon. A hauteur de Dran, son lit se trouve au même niveau que le col, et à 5 kilomètres seulement de celui-ci. Le Danhim à Dran est déjà une belle rivière. L'idée s'est présentée d'en dériver les eaux pour les jeter dans la plaine de Phanrang à travers des turbines. Cette « captation » artificielle permettrait de faire travailler le Danhim sous une chute de 800 mètres. L'usine serait installée au pied de la montée de Bellevue dans la plaine de Krongpha. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir combien sa situation serait exceptionnelle pour une usine de hautes chutes. (*Voir carte page VII.*)

D'ordinaire, celles-ci se rencontrent dans les pays de montagnes, loin des voies de



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Chute de Da-Queyon (25 m. de haut).
On y accède par une piste automobilable qui la relie au P. K. 255 de la route Saigon-Dalat.

communication et des ports. L'usine de Krongpha, elle, se trouverait placée à 1 kilomètre de la voie ferrée Tourcham-Dalat, à 50 kilomètres environ de la mer et de vastes salines en cours d'aménagement, à 100 kilomètres par voie ferrée du magnifique port naturel de Camranh.

On voit tout le parti qu'on peut tirer d'une situation aussi privilégiée. Les usines électrochimiques ou électrométallurgiques qu'il faudra installer aussi près que possible de la centrale de Krongpha pour utiliser une partie au moins de son énergie, seront facilement desservies par les voies de communication existantes. Elles pourront recevoir, dans les meilleures conditions, les matières premières nécessaires à leurs fabrications, et exporter leur production. C'est un avantage considérable.

La chute brute est de 800 mètres ; le débit du Danhim, lorsqu'on l'aura régularisé par la création de vastes accumulations d'eau, de l'ordre de 100 millions de mètres cubes, sera de 20 m^3 par seconde. La puissance maxima atteindrait, après régularisation, 100.000 kilowatts, ce qui représente 80 fois environ celle qu'on peut espérer tirer des chutes d'Ankroët. Les travaux, évalués aux prix de 1939, coûteraient 35 millions de piastres.

On voit qu'il s'agit là d'une création d'intérêt général qui exigera sans nul doute le recours aux finances publiques.

Ceci d'autant plus que le montant de 35 millions de piastres indiqué ne comprend que les frais d'aménagement de la chute et d'installation de la centrale. Or, ce n'est pas tout de produire du courant, il faut encore l'utiliser. Si on veut l'envoyer à Saigon, il faudra construire une ligne à haute tension de plus de 400 kilomètres qui coûtera plusieurs millions de piastres. Encore, la région de Saigon-Cholon ne pourrait-elle consommer toute l'énergie recueillie à Krongpha. Le disponible devra être absorbé au voisinage du centre de production, comme nous l'indiquions plus haut, dans des usines électrométallurgiques ou électrochimiques.

C'est cette dernière utilisation qui paraît le mieux correspondre aux besoins de l'Indochine et qui se concilie le mieux avec les matières premières que l'on peut s'y procurer à bon compte.

Parmi les fabrications qui demandent le plus d'énergie électrique, on compte celle de la soude et des produits chlorés, par électrolyse d'une solution de sel marin ; celle du carbure de calcium, et celle des engrais à base d'azote atmosphérique.

La région du Sud-Annam produit déjà par an 100.000 tonnes de sel et est susceptible de fournir plusieurs fois ce poids. De nombreuses salines sont déjà en exploitation à Hone Cohé, à Cana non loin de Phanrang. A Phanrang même (Ninh-chu), la Société des Salines de Cana étudie l'aménagement de nouvelles tables susceptibles d'une production considérable. Celle-ci

Da-Queyon.
Déversoir de jaugeage.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seraient à 50 kilomètres à vol d'oiseau de la centrale de Krongpha. Il serait donc facile d'installer à Ninh-chu, au bord de la mer, les usines de production de soude et de produits chlorés ; les bacs à électrolyse seraient alimentés en électricité par une ligne relativement courte et peu coûteuse.

Cette industrie se développerait sûrement, étant donné que beaucoup de pays d'Extrême-Orient, dont la latitude ne leur permet pas de produire eux-mêmes leur sel, sont tributaires de l'Indochine.

Pour fabriquer du carbure de calcium, qui sert à l'éclairage et à la soudure, ou de la cyanamide calcique qui est un engrais réputé, il faut du charbon, du calcium, de l'azote et beaucoup d'électricité.

Le charbon et le calcaire viendront, sans doute à peu de frais, du Tonkin à Camranh par la voie maritime.

L'azote sera prise dans l'atmosphère et l'électricité à la centrale de Krongpha.



Pongour.
Jaugeage au moulinet Ott. Le moulinet est monté sur une benne qui roule le long d'un câble tendu d'une rive à l'autre du Danhim.

On ne peut encore dire comment l'énergie sera répartie entre ces diverses utilisations. Ce qui est sûr, c'est que si on organise son emploi, toute l'électricité sera facilement absorbée.

A titre d'indication, disons qu'avec les 800 millions de kilowatts-heure que produira au maximum chaque année la Centrale de Krongpha, on ne fabriquerait que 220.000 tonnes d'engrais azoté, ce qui représente le dixième seulement de la quantité que l'Indochine pourrait consommer si tous les riziculteurs en usaient.

Mais l'aménagement devra être réalisé par tranches, et l'on devra développer parallèlement la centrale de production et les usines annexes.

***

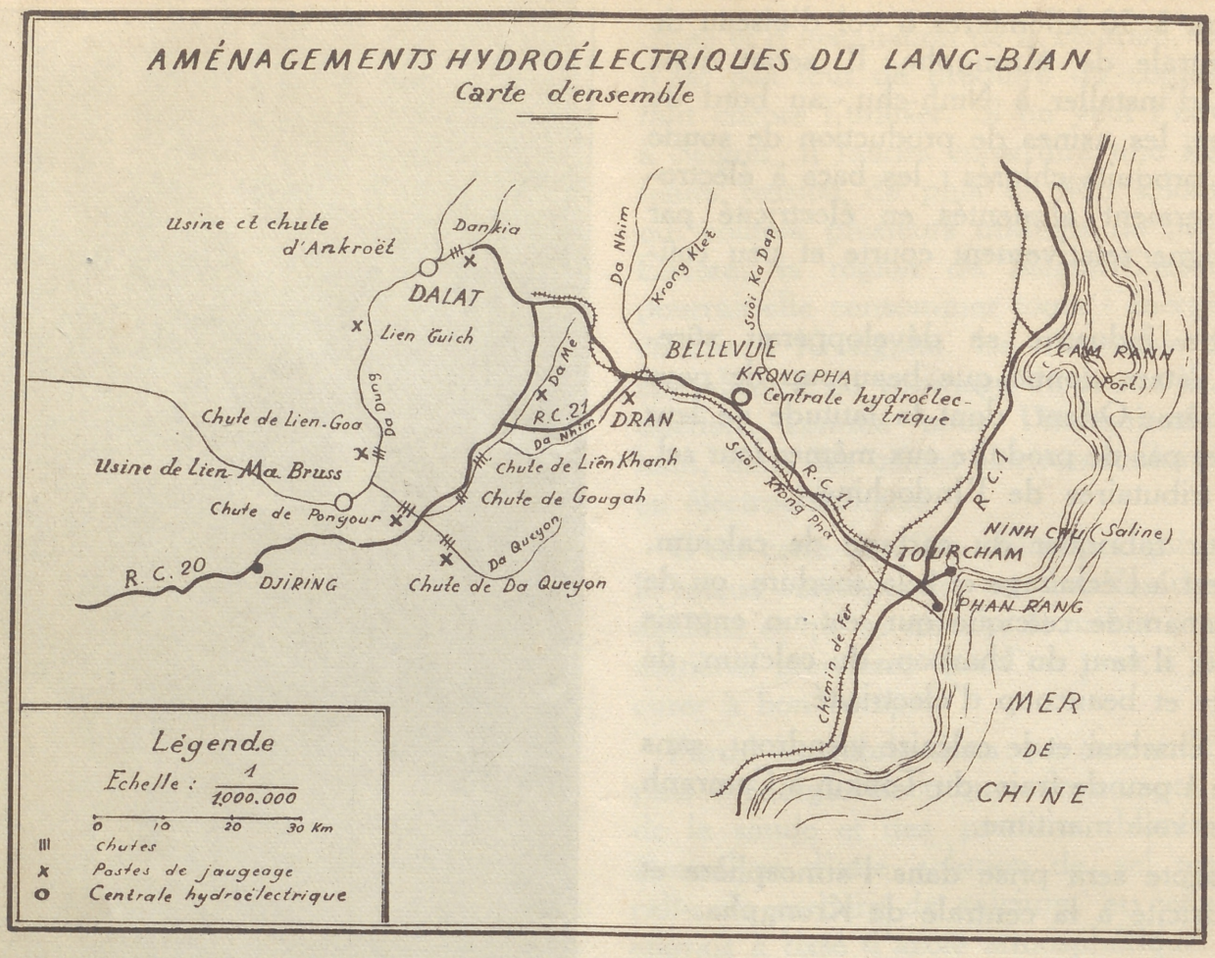
Cependant avant d'entreprendre un aménagement partiel, il est nécessaire d'avoir étudié l'ensemble, du moins en ce qui concerne la production du courant, car il faut que les travaux de la première tranche servent aux autres si l'on ne veut pas faire de dépenses inutiles.

Un dispositif d'étude, mis en place au début de 1940, est en plein fonctionnement. 150 kilomètres de polygonales nivelées relient entre elles toutes les autres. Sept postes de jaugeage ont été installés où l'on mesure les débits des rivières. Trois sont constitués par des barrages déversoirs. Quatre utilisent des moulinets pour mesurer la vitesse de l'eau. (*Voir photographies.*)

Les mesures de débit se poursuivent sans interruption à longueur de journée, et le personnel qui y est affecté, perdu en brousse, dans des régions fortement impaludées, a quelque mérite d'accomplir sa tâche qu'il n'abandonne d'ailleurs, la plupart du temps, que pour aller à l'hôpital.

Les années 1940 et 1941 ayant été exceptionnellement sèches, on peut penser que les débits d'étiage mesurés sont les plus faibles auxquels les rivières puissent des-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



cendre. La durée des études s'en trouvera considérablement réduite.

***

Celles-ci ont mis en rélief le caractère torrentiel du Danhim dont le débit peut monter de quelques mètres cubes à plus d'une centaine.

Pour ne rien perdre de l'énergie du fleuve, il faudrait faire passer toute son eau dans les turbines. Afin d'y arriver économiquement, on « régularisera » le cours d'eau par des barrages réservoirs.

On connaît leur fonctionnement : quand le débit du fleuve dépasse celui que peuvent accepter les turbines, l'eau s'accumule dans le réservoir.

Quant le débit du fleuve tombe au-dessous de celui des turbines, on prélève l'eau complémentaire sur l'accumulation constituée pendant les crues.

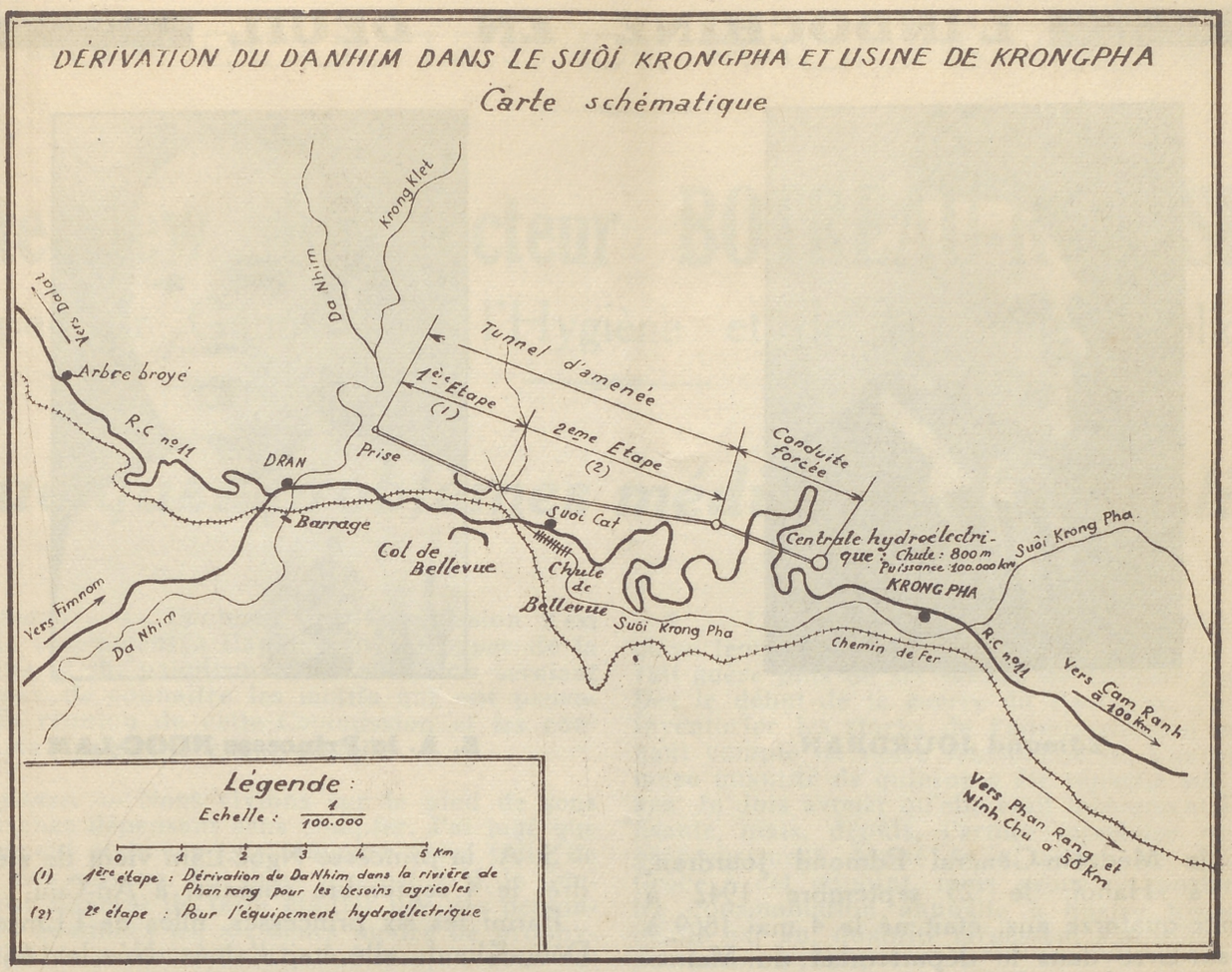
Il se trouve que la région de Dran se prête bien à la création de telles réserves. On pourra sans doute y emmagasiner 70 à 100 millions de mètres cubes qui permettront de faire passer en toutes saisons une vingtaine de mètres cubes par seconde dans les turbines de l'usine de Krongpha et de maintenir constamment sa puissance à près de 100.000 kilowatts.

***

A la sortie des turbines, les eaux du Danhim viendront renforcer le débit de la rivière de Phanrang, ce qui permettra d'irriguer 10.000 hectares de bonne terre actuellement improductive en saison sèche. La collectivité y gagnera 700.000 piastres par an.

Il n'est pas nécessaire d'attendre la construction de l'usine électrique pour dériver une partie des eaux du Danhim. Mais il était rationnel d'établir les ouvrages de telle sorte qu'ils puissent, le moment venu, conduire les eaux du fleuve à l'usine électrique et s'intégrer ainsi dans l'ensemble de l'équipement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



M. le Gouverneur Général, qui s'intéresse vivement à l'aménagement des chutes de Krongpha, a décidé d'entreprendre sans délai les travaux qu'on peut exécuter avec les ressources de l'Indochine. Ceux-ci seront longs car ils comportent l'exécution d'un canal en souterrain de 3 kilomètres, et dans ce genre d'ouvrage, l'avancement journalier est impérieusement limité. Les travaux devront s'étendre sur trois ou quatre ans ; ils commenceront sans doute dans le courant de 1943.

***

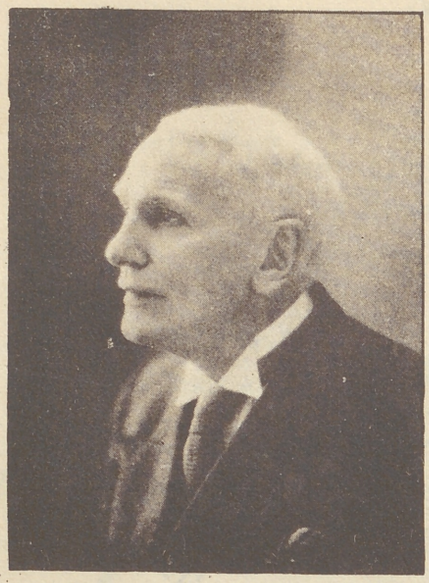
Par ce premier pas, M. le Gouverneur Général engage la Fédération indochinoise dans une voie nouvelle, celle de l'industrialisation ; non pas, certes, avec l'intention de concurrencer la Métropole ou les pays de grosse industrie, mais pour lui permettre de tirer le meilleur parti de ses ressources et augmenter, par des moyens locaux, la production agricole qui fait la richesse du pays

***

La construction des usines d'Ankroët et de Pleiku qui va commencer avant la fin de l'année, la dérivation du Danhim dans le Krongpha qui sera entreprise en 1943 montrent que l'Indochine, isolée, ne se laisse pas abattre et qu'elle veut, dans le domaine de l'énergie comme dans beaucoup d'autres, par une meilleure exploitation de ses richesses naturelles, faire face à ses besoins essentiels.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'INDOCHINE EN DEUIL



Edmond JOURDRAN



S. A. la Princesse NGOC-LAM

M. le Médecin-Général Edmond Jourdran, mort à Hanoi, le 25 septembre 1942 à soixante-quatorze ans, était né le 4 mai 1869 à May-sur-Evre dans le département du Maine-et-Loire.

Après de brillantes études à l'Ecole de Santé Navale, il est nommé docteur en médecine le 7 mars 1893 et opte pour les troupes coloniales. Il débute à la Guyane et prend part ensuite à la campagne de Madagascar en 1896. Pendant dix années, coupées par de courts séjours en France, dans la grande île, il se consacre spécialement à l'Assistance médicale et à la formation des médecins malgaches. Capitaine à vingt-neuf ans, il est nommé commandant à trente-cinq ans et peu après chevalier de la Légion d'honneur.

Après une brillante mission au Liberia, il part comme volontaire au Maroc dans un bataillon de marche et, en mars 1913, est nommé lieutenant-colonel. La guerre de 1914 le trouve à nouveau en mission au Liberia et il ne peut rejoindre la France qu'en 1916. Il participe aux opérations de l'Armée d'Orient avec une division coloniale, en Serbie. En 1918, il est avec nos divisions en Albanie et, après l'Armistice, se voit chargé de missions diverses. En 1919, il est nommé officier de la Légion d'honneur. En 1922, il arrive en Indochine où il prend les fonctions de directeur de la Santé au Tonkin. De retour en France, le grade de médecin-général vient couronner cette belle carrière coloniale.

De retour au Tonkin, pendant treize années, il devait encore consacrer ses efforts à ceux qui souffrent et à ceux qui espèrent dans le pays qu'il a choisi comme sa seconde patrie.

S. A. la princesse Ngoc-Lâm vient de s'éteindre, le 4 septembre courant, à An-Cuu.

Parmi les six princesses, filles de l'Empereur Dông-Khanh, elle était l'aînée. Née le 12 juillet 1885, au village de Vân-Duong, province de Thua-thiên, S. A. la princesse Ngoc-Lâm fut mariée le 21e jour du 2e mois de la 14e année de Thành-Thai (24 avril 1902) à S. E. Nguyên-huu-Ty. Elle fut élevée au titre de Ngoc-Lâm Thai-Truong Công-Chua (princesse aînée Ngoc-Lâm) le 31 mars 1908.

Décorée du Kim-Tiên de 1re classe le 18 mars 1933, du Kim-Bôi de 1re classe le 28 juin 1937, la princesse était membre bienfaiteur de l'Association de Secours et d'Assistance mutuels des membres de la Famille Royale, membre donateur et bienfaiteur de l'Association d'encouragement aux Etudes occidentales.

Son mari, S. E. Nguyên-huu-Ty, fils du Duc de Vinh-Quôc-Công, Nguyên-huu-Dô, grand lettré formé aussi à l'école nouvelle, est un mandarin supérieur à la Cour. Ancien Tuân-Vu (chef de province) à Phu-yên et à Quang-tri, il est actuellement directeur du Bureau des Annales du Gouvernement annamite. Ses goûts littéraires, son talent de poète ont répondu avec bonheur à la nature aristocrate de la princesse qui n'aimait que poèmes et musique.

De cette belle union sont nés quatre fils et cinq filles, bien connus de la jeunesse de Hué. Parmi les fils, nous pouvons citer M. Nguyên-huu-Quang, fonctionnaire du Gouvernement annamite et M. Nguyên-huu-Tuong, grand footballer d'Indochine, en service à la Résidence supérieure en Annam.

La mort de la princesse est un grand deuil pour la Cour Impériale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Interview du Docteur BOTREAU-ROUSSEL

Inspecteur Général de l'Hygiène et de la Santé Publique

Quelques problèmes médicaux d'actualité

Demande. — Docteur, une Commission s'est réunie récemment à Hanoi pour s'occuper de la quinine et du paludisme. Nos auditeurs seraient désireux de connaître les motifs qui ont provoqué la réunion de cette Commission et les conclusions auxquelles elle a abouti.

Réponse. — Nous vivions sur le pied de gens très riches dépensant sans compter. J'ai jugé que le moment était venu de réajuster notre train de vie à nos moyens. J'ai donc proposé à M. le Gouverneur Général de faire étudier par des personnalités qualifiées les meilleurs modes de prophylaxie et de traitement du paludisme en nous basant, non sur des données théoriques mais sur les nécessités imposées par les circonstances, c'est-à-dire par notre stock de quinine et de quinacrine.

D. — Il s'agissait donc, docteur, de fixer les bases de la lutte contre le paludisme d'après les quantités de médicaments dont vous disposez. Vous nous parlez de la quinine, l'Indochine ne produit-elle pas les quantités qui lui sont nécessaires ?

R. — Nous avons en effet du quinquina en Indochine grâce aux efforts persévérants du docteur Yersin, qui a prouvé que cet arbuste poussait très bien sur les hauts plateaux de l'Indochine, Langbian, Boloven. Le rendement en quinine de nos écorces d'Indochine égale celui de Java. Malheureusement, vous savez que, avant la guerre, la culture du quinquina n'était pas absolument libre : un organisme international le Kina Buro, avait, en fait, le monopole de la fabrication et de la vente de la quinine et interdisait bien entendu toute nouvelle extension du quinquina. Nos plantations d'Indochine sont donc réduites à quelques hectares appartenant presque en totalité à l'Institut Pasteur, mais la culture du quinquina, très rémunératrice, est activement poussée. Dans six ou sept ans, l'Indochine produira de la quinine pour toute l'Empire français, mais la récolte annuelle ne nous donne maintenant que deux tonnes et demie de quinine. La fabrication se fait à la Pharmacie d'Approvisionnement de Tourane par des procédés très simples adaptés aux circonstances. Ils ont été mis au point grâce aux efforts obstinés du Docteur Le Nestour, directeur local de la Santé, et du pharmacien principal Chevalier.

D. — L'Indochine peut donc produire deux tonnes et demie de quinine. Quelles sont les quantités qui lui seraient nécessaires ?

R. — Les entrées en douane nous montrent qu'au temps de l'abondance, l'Indochine ne recevait guère plus de six tonnes de quinine par an. Dès le début de la guerre du Pacifique, j'ai fait inventorier les stocks de l'administration en tenant compte de notre fabrication de Tourane et notre quantité de quinine a été répartie sur trois ans. Je dois avouer qu'elle était légèrement insuffisante, mais, depuis, l'armée japonaise nous a généreusement donné trois tonnes de quinine. Grâce à cet appoint, nous avons pu porter notre consommation annuelle à quatre tonnes et demie par an, quantité largement suffisante pour nos besoins réels.

D. — Et la quinacrine, docteur, dont vous nous aviez parlé tout à l'heure ?

R. — La quinacrine est un produit de synthèse dérivé de l'aniline. Sa fabrication ne peut être entreprise que dans des usines de chimie hautement spécialisées, telles que les usines du Rhône, en France, et celles de Bayer en Allemagne. En Extrême-Orient, le Japon en produit également mais sa production est entièrement absorbée par ses besoins militaires. Nos stocks sont pratiquement épuisés et il ne nous faut plus compter que sur la quinine. Pour celle-ci il s'agit donc avant tout de supprimer le gaspillage et d'employer pour la lutte contre la malaria d'autres moyens que des distributions de médicaments.

D. — Est-ce donc possible ? Il semble au profane qu'en dehors de la quinine et de la quinacrine, nous n'ayons guère d'armes efficaces contre la fièvre.

R. — Vous avez tout à fait raison. Pour le traitement du paludisme nous n'avons pas d'autres armes, mais pour se protéger de cette maladie il en est tout autrement. Comme vous le savez, le paludisme est transmis à l'homme par un moustique, l'anophèle, qui se contamine lui-même sur un paludéen. Pour qu'il y ait paludisme, il faut donc à la fois, le vecteur = l'anophèle et le réservoir de virus = le paludéen. En supprimant l'anophèle, nous supprimons le paludisme ; en supprimant le réservoir de virus, soit en le guérissant par la quinine, soit en l'éloignant de nous, nous supprimons également le paludisme, et définitivement.

D. — Voilà qui paraît absolument logique, mais est-ce bien réalisable pratiquement ? Comment éloigner les hommes sains du réservoir de virus contaminé par des agglomérations d'hommes tous paludéens ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

R. — Cet éloignement est très souvent réalisable : il suffit de placer les campements de coolies à une distance suffisante des villages autochtones dont toute la population est impaludée ; mais il faut également que des campements soient loin des bas-fonds, des ruisseaux aux bords plus ou moins marécageux où les moustiques trouvent les meilleures conditions de développement.

D. — Mais comment arriver à s'éloigner des gîtes à moustiques dans ce pays où les anophèles pullulent ?

R. — Les espèces dangereuses ont des conditions de vie bien déterminées que les spécialistes connaissent. D'autre part, leur vol est limité à environ un kilomètre. Il suffit donc de s'éloigner d'environ mille mètres des endroits où les moustiques dangereux peuvent vivre pour être relativement à l'abri. De plus, comme ils piquent surtout la nuit, la moustiquaire est un moyen simple, très efficace, pour se protéger contre le paludisme. Mais ce sont là des moyens d'attente. Partout où l'homme doit s'installer définitivement, il doit, pour faire disparaître le paludisme, s'attaquer directement au moustique en lui rendant la vie impossible : drainage des marais, aménagement des berges des ruisseaux, augmentation de la vitesse de leur courant, et surtout en mettant en cultures maraîchères ou vivrières les terrains ainsi aménagés. L'anophèle est un moustique sauvage qui ne s'adapte pas à la vie domestique, il disparaît quand on lui supprime les gîtes où il vit à l'état sauvage.

D. — Mais, docteur, ces mesures, qui ont dû être appliquées déjà sur les plantations, les chantiers, sont-elles suffisantes ? Ne faut-il pas comme on le fait partout distribuer des médicaments préventifs ?

R. — Dans certaines conditions particulièrement mauvaises, — oui — et seulement en attendant que les mesures antianophéliennes aient produit tout leur effet. Mais il faut savoir que ce n'est jamais là qu'un moyen palliatif incertain qui ne donne des résultats que si le médicament est administré très régulièrement et à des doses suffisantes, sans quoi, il est totalement inefficace et ces distributions intempestives aboutissent à un gaspillage extrêmement coûteux. N'oublions pas que le dernier cours connu de la quinine est de 120 piastres le kilogramme. Aussi la commission a-t-elle décidé de supprimer toutes les distributions systématiques de quinine et de les réserver à des cas spéciaux sur décision du Service de Santé, seulement quand elles seront absolument nécessaires et qu'il sera possible de les surveiller médicalement.

D. — Je suppose que ces mesures permettront d'économiser des quantités considérables de quinine. Mais dans un pays où le paludisme est si fréquent, en aurez-vous suffisamment pour traiter tous les paludéens ?

R. — Parfaitement. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous disposons de quatre tonnes et demie de quinine par an. Puisque six tonnes suffisaient au temps de l'abondance, en supprimant le gaspillage, nous sommes bien au-dessus des besoins. Je peux donc rassurer le public, nous ne manquerons pas de quinine. Nous en avons plus qu'il ne nous est nécessaire, à condition encore une fois de supprimer tout gaspillage.

D. — Je conclus donc, docteur, que les populations indochinoises sont absolument assurées d'être soignées en ce qui concerne le paludisme. Mais il est un autre maladie qui inquiète beaucoup le public : c'est la dysenterie. Le bruit court que nous manquerons bientôt d'émétine. Est-ce exact ?

R. — Je peux vous rassurer, mais là encore il faut éviter le gaspillage et ne pas se précipiter sur l'émétine au moindre malaise. Il faut savoir qu'elle n'est efficace que dans la dysenterie amibienne. Dans toutes les autres formes, l'émétine est totalement inactive. Il faut donc la réserver aux cas où le médecin, après un diagnostic précis, l'a reconnue vraiment utile.

D. — Et si ce gaspillage est évité, pourrez-vous nous assurer les quantités nécessaires d'émétine ?

R. — Sans aucun doute. Nous nous sommes montrés très économes de nos stocks. Ensuite, nous venons d'acquérir une petite provision d'émétine à Shanghai au prix astronomique de 500.000 francs le kilogramme au lieu de 2.000 francs il y a quelques mois.

D. — Voilà un chiffre certainement imposant. Pouvez-vous me dire à combien revient, à ce tarif, une série de piqûres d'émétine ?

R. — Il faut environ un gramme pour soigner une dysenterie moyenne. Cela met donc le traitement au moins à 50 piastres. Heureusement nous ne serons pas toujours tenu à des achats aussi coûteux. Dans quelques mois nous serons mieux pourvus car le ministre des Colonies, M. le Gouverneur Général Brévié, vient de câbler qu'il a acheté pour nous 20 kilos d'émétine, que la Croix-Rouge internationale a bien voulu se charger de nous faire parvenir.

D. — Voici qui rassurera beaucoup nos auditeurs. Nous ne manquerons donc pas d'émétine à condition comme vous l'avez dit de savoir ne l'employer qu'à bon escient. Mais, docteur, quinine et émétine ne sont pas les seuls médicaments indispensables ?

R. — Si l'on se place au point de vue de l'intérêt de la masse, le paludisme et l'amibiase étant pratiquement les deux seules maladies endémiques, je suis délivré de tout gros souci si j'ai de la quinine et de l'émétine.

D. — Certes, docteur, mais chacun de nous est soucieux de savoir si les médicaments auxquels il est accoutumé ne viendront pas à manquer dans les pharmacies.

R. — Un gros effort a été fait dans ce sens par le professeur Cousin et le professeur Bonnet, de Hanoi, pour l'utilisation des ressources locales. Le professeur Bonnet a fait ici même une causerie qui a dû rassurer vos auditeurs. Nombreux sont d'ailleurs les pharmaciens qui s'ingénient à présenter les médicaments qui leur restent sous la forme de spécialités auxquelles le public est habitué. De plus, un d'entre eux à qui on a cédé les appareils actuellement inutilisés de l'Institut Océanographique de Nhatrang pourra bientôt nous fabriquer des extraits d'organes, en particulier, de l'extrait hépatique si nécessaire ici, de l'adrénaline, de l'extrait pancréatique qui pourra remplacer en partie l'insuline assez rare ici quoique nous en recevions de petites provisions par la Croix-Rouge internationale. Nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous préoccupons aussi de purifier certains produits industriels fabriqués dans le pays, éther, glycérine, sulfate de baryum, afin d'en faire des produits chimiquement purs, en un mot, de les transformer en médicaments.

D. — Vous venez de nous dire, docteur, que nous ne manquerons pas de quinine, que les stocks d'émétine pourront suffire, que certains médicaments de remplacement sont préparés sur place. Mais disposez-vous du personnel suffisant surtout au point de vue médical ?

R. — Je dois rendre hommage à tout le personnel médical : bien que beaucoup de médecins aient six ans de séjour, le dévouement de tous a permis non seulement d'assurer le fonctionnement normal du service, et d'apporter un concours le plus absolu aux œuvres de jeunesse, mais encore de créer des postes nouveaux. C'est ainsi que, suivant la politique de notre Gouverneur Général, l'Amiral Decoux, l'Assistance médicale a été considérablement renforcée au Laos où un service de médecine mobile a été organisé et que de nouveaux postes médicaux de pénétration seront créés en pays moï.

D. — Nos auditeurs vous sauront gré, docteur, d'avoir bien voulu venir leur apporter des paroles rassurantes. En somme, malgré la gravité de l'heure, les problèmes médicaux peuvent être envisagés avec confiance.

R. — Je l'affirme. L'Indochine pourra pendant longtemps encore vivre sur ses ressources et ses stocks au point de vue médical et pharmaceutiques si chacun veut comprendre la situation et s'y adapter. Il faut renoncer aux vieilles habitudes des périodes d'abondance, savoir éviter le gaspillage, ne prendre de médicaments qu'en cas de nécessité, par conséquent, sur prescription d'un médecin et surtout ne pas essayer de stocker des médicaments qui risquent de se gâter. A ce prix nous pourrons attendre des temps meilleurs.

Amis lecteurs !

Cette revue est faite pour vous ; nous souhaitons qu'elle soit faite par vous.

Ecrivez-nous ! Faites-nous connaître vos opinions, vos avis, vos critiques.

Vous nous encouragerez !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MATCHÉ, RIVE GAUCHE

Pages du journal du Délégué de Potao - Kouang-Tchéou-Wan
1941-1942

par Claude PERRENS.

DEPART DE FORT-BAYARD
« PUCK ! »

Ma chienne avance son fin museau ; elle a compris : nous allons partir pour le pays où le sable dispute aux habitants ce que les pirates leur ont laissé, le pays où elle sera libre de courir à son gré, d'organiser des chasses à courre avec les cochons ou de transformer en corridas les marchés de bestiaux. *Puck* s'affaire autour du cuisinier dont le crâne rasé, lisse, coiffe drôlement la tête toute ronde et bien plantée. Le cuisinier exhorte le coolie lequel bégaye terriblement en essayant de rassembler les provisions sous le regard ironique d'Akam, la petite Chinoise fine et gracieuse qui remplace le boy annamite disparu à la suite d'un drame obscur dans lequel étaient mêlés des dollars et des femmes...

Après un tendre appel lancé dans l'escalier auquel répond une voix endormie, je descends vers le port ; mes voisins s'affairent, le torse nu, autour de leurs balances ; il fait déjà chaud sous les badamiers aux feuilles lisses qui distribuent une lumière d'aquarium ; les embarcations s'offrent dans une dansante agitation ; je m'arrête, séduit par le déroulement lumineux dans la Matché et le jeu sans fin des jonques ; je sens battre le pouls de la vie ; des bateliè-res me font signe d'une main, agitant de l'autre, ce qui leur sert à la fois de gouvernail et d'aviron ; elles sont laides et boucanées ; en voici une qui étend à mon intention une natte propre et lisse ; d'un revers de main, elle jette à l'eau les relents de son repas, tandis qu'un petit garçon, s'arcqueboutant sur ses pieds, hisse la voile faite de vieux sacs de farine ornés de noms d'Australie ou de Californie ; nous glissons entre les barques ; je regarde disparaître la forêt de mâts, balanciers de la vie chinoise, qui ondulent doucement ; ligne grise des jonques, ligne bleue de la mer, ligne rose de la ville ; le quai s'étire comme un rayon de ruche avec ses alvéoles prêtes à engouffrer tous les produits du monde ; l'air est léger ; la moindre barque fait figure de papillon ; au grand mât de la résidence, dominant le jardin d'émeraude en balcon au-dessus de l'eau, les couleurs de la France se mêlent au bleu du ciel...

Plouck ! la chienne est à l'eau ! une vague a fait se redresser l'embarcation, la natte a glissé insensiblement, la chienne aussi, ses griffes ont vainement crissé sur l'arrondi de la jonque ; il faut abaisser vite la voile, manœuvrer ; on tend une perche, des mains, on hisse *Puck ;* le cuisinier l'enferme dans une soupente où elle met en fuite une armée de cancrelats.

Voici une poignée de dollars pour ma batelière qui en veut toujours davantage et je mets le pied sur la Délégation ; du moins je tente de mettre le pied car la mer s'est retirée laissant comme en souvenir un mince glacis de verdure qui transforme le wharf en une redoutable patinoire ; on se précipite non sans peine, et c'est épaulé par le Kong-Koc qui glisse et par un milicien chinois qui glisse aussi, que j'arrive à franchir cette passe dangereuse, à la joie des petits garçons qui courent nus, taches rousses sur le sable blond...

***

MATCHÉ

Avant de monter en auto, je rendrai hommage aux Dieux ; les pétards éclatent isolés ou par rafales courtes ; tout ce bruit, ce feu, cette fumée pour des dieux si laids aux moustaches abondantes qu'ils sont seuls à arborer ! Je ne sais rien d'eux, mais je me plais dans ce temple plein de draperies à caractères d'or qui courent le long des murs et piqueté de feux rouges, ceux des bâtonnets d'encens plantés dans leur propre cendre ; on brûle des papiers votifs qui s'envolent en pensées noires ; la pagode est riche ; aussi repeint-on soigneusement sa décoration avec de fins pinceaux ; un artiste cisèle à nouveau les ailes d'oiseaux et les lèvres des dragons ; cela a pris autant de temps que la construction du poste de la milice, qui est carré, net et sans fioriture et qui dresse sa masse blanche unie à côté de la pagode à laquelle on accède par un escalier flanqué du panache de deux grands arbres tourmentés. La pagode a des annexes en particulier des W.-C.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui offrent en encorbellement leurs sièges faits de vieilles touques, invitation à peine dissimulée ; j'ai eu beaucoup de peine à mettre quelque distance entre cette source de bénéfices et le lieu des prières...

L'auto de la délégation fait autobus ; le délégué, sa chienne, son cuisinier, le Kong-Koc, son milicien, son fusil, la femme d'un commerçant de Mui-loc à l'affût d'une petite économie, un entrepreneur ou deux et le coolie tram qui guette cette occasion de ne pas faire le trajet à pied et qui arrive à se glisser avec son chapeau crasseux et sa boîte aux lettres, faite, elle aussi, de vieilles touques.

Route de France entre deux rangées d'arbres qui laissent goutter des fleurs d'or ; les vents tenaces se sont ingéniés à ployer cette double colonnade qui se courbe parce qu'il le faut bien, mais qui arrive aussi à se redresser pour nous guider de ses doigts noueux.

La famille Lomy a répandu dans la région des flots de ciment armé ; ce riche industriel de Tchékam a fait choix d'un emplacement d'où on domine tous les bras de la mer qui avance ses tentacules dans la terre chinoise. De là, Fort-Bayard rappelle ces bandeaux qui ornent les livres de voyage du XIX^{e} ; mais M. Lomy n'est pas sensible à ce décor ; il a aveuglé sa maison : mur immense, moins fait pour protéger la vertu de ses femmes que pour préserver ses biens des pirates ; vitres de couleur aux fenêtres ; c'est un monde à lui seul dans le vaste monde.

***

POTAO

De la délégation, toute blanche, longue et basse je découvre les tombeaux : ils ouvrent largement leurs bras de pierre vers l'horizon que barre la mer ; pour aller rendre visite aux morts je foule un petit gazon vert et doux à qui les pins offrent leur ombre ; de grands portiques ne donnent passage à rien, qu'au souvenir des veuves éplorées dont ils perpétuent la fidélité ; il n'y en a du reste que deux... Je vis là, entre l'école toute sonore de cris joyeux et de commandements rauques et la pagode qui abrite des bouddhas, des prostituées, des pirates et des mendiants ; elle est gardée par deux lions de pierre qui ne font peur à personne ; tous ces bâtiments sont roses, tendre couleur pour un peuple si farouche !

Voici mes deux interprètes : l'un est jeune, ses traits sont fins ; l'autre dresse au-dessus de ses papiers une tête d'ascète d'où il a systématiquement biffé tous poils ; il a infiniment de grâce souple ; pour des raisons que j'ai toujours ignorées, ils sont brouillés et ne se parlent pas ; je les utilise par rotation.

Le chef de poste m'apporte sa gentille et douce figure qui masque une âme énergique et bien trempée.

De ma fenêtre, je plonge dans le moutonnement bleu des marchands ; le bruit confus des bestiaux et des oies est dominé par moment par la rafale d'un autobus qui passe, synthèse de ferraille et d'humanité compressée ; les poteries étalent leurs formes dodues et roses à l'abri du piétinement des bœufs ; les cochons confient leurs angoisses aux chats et aux chiens tous corsetés de bambou ; les poulets picorent un grain hypothétique dans cette poussière noire qu'ont foulée des générations de pieds sales ; les marchands de faucons tendent leur poing ganté, perchoir vivant. Ce marché hors-les-murs prolonge le véritable marché qui a pour cadre la ville, ou plutôt deux conduits tortueux mais dallés dans lesquels glisse un double courant d'encre bleue-noire ; le soleil jette quelques plaques de lumière qui s'accroche aux coiffures rondes ou pointues à moins qu'elle se reflète dans les seaux d'urine qu'un grand diable transporte à bout de fléau avec des éclaboussements deci delà... Tout se négocie dans des trous d'ombre ; la vie est truculente et dense ; ici on vend des dents de rechange montées en chapelets ou en forme de petits stores, d'autres comme des piécettes dans des soucoupes, sans doute pour qu'on complète la collection... ; les monts-de-piété ont l'air de forteresses; ils n'abritent pourtant que des guenilles! pour compléter l'illusion, leurs murs crénelés sont garnis de provisions de pierraille dans l'hypothèse d'un assaut ; j'y ai toujours, je dois dire, reçu le plus courtois accueil.

Je suis sans courage pour naviguer encore dans ce torrent humain ; à force de donner du coude ou de la tête, je parviens au marché ; les mains plongent dans de curieux et fumants brouets ; des quartiers de porcs tués il y a peu de temps grésillent ; les poulets tout bouillis sont débités au milieu même de leurs plumes qui volettent en tous sens, seul souvenir de leur éphémère agitation... un peu plus loin on joue, sans cris, sans rires, les yeux hypnotisés par les dés et le ratissage rapide des dollars; la vie chinoise est une horlogerie impitoyable, magnifiquement graissée ; une seule note légère : les lanternes qui attendent sagement dans leur habit de papier rose que des mains pieuses les accrochent à une poutre de pagode où elles perdront dans la poussière et la fumée leur petit air nostalgique et dépaysé...

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 7 AU 13 OCTOBRE 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

En Chine.

Le Corps expéditionnaire japonais étendant son champ d'action contre les forces communistes dans la partie Est du Hopei a continué avec succès sa campagne de pacification.

D'autre part au Shantung des opérations ont eu lieu : 1° dans la région montagneuse au Sud-Est de Tai-An-Shein et dans l'Ouest du Shantung le long du vieux Fleuve Jaune contre des éléments communistes ; 2° dans le centre de la province contre des troupes de Chungking.

Au Honan les opérations de nettoyage contre les troupes de guérillas de Chungking commencées vers la fin août dans la région de Yuau-Wu à 30 km. au Sud de Ping-Siang ont été couronnées de succès. Dans la zone de Meng-Chiang les forces japonaises aidées par la police mongole ont achevé leurs opérations contre les éléments communistes de la région de Ying-Kuangshan à 90 km. au Nord-Est de Pingtichuan.

Durant le mois de septembre les unités japonaises ont procédé à des opérations de nettoyage dans la partie Nord du Kiangsu et du Anhwei.

Toutes les opérations militaires effectuées depuis le 1er septembre pour pacifier la campagne autour de Shanghai sont maintenant terminées et on signale que tout sera mis en œuvre dès à présent pour accélérer la mise en valeur de la zone. Des écoles et des établissements d'éducation vont être établis dans plusieurs districts et de nouvelles routes seront créées ainsi que des établissements agricoles modèles.

SUR LES FRONTS D'EUROPE

En Russie.

A l'Ouest de la chaîne montagneuse du Caucase, les opérations sont entravées par le mauvais temps. Toutefois les Allemands en fin de semaine ont encerclé les forces soviétiques de la région de Tuapse qui semble être l'objectif prochain de la Wehrmacht.

Sur le front du Terek la résistance bolchevique semble se révéler opiniâtre. Les Allemands avancent toutefois pied à pied. Des formations de l'armée allemande ont occupé la ville de Malgobeck au début de la semaine. Cette ville est située à 30 km. au Sud de Mozdok et fait partie du bassin pétrolier de Grosny. Un grand nombre de puits de pétrole se trouvent aux environs de la ville. Par l'occupation de la localité de Malgobeck (Voznarsk) le passage du Terek à Mozdok est définitivement sous contrôle allemand. La progression allemande vers les deux centres de Grosny et Ordjonikidze est conditionnée par la nature du terrain. Les colonnes doivent remonter d'étroites vallées qui se dirigent toutes dans le sens Nord-Sud. La colonne de droite qui suit le cours supérieur du Terek a dépassé Elkotovo et s'approche maintenant d'Ardon et d'Alagir. La colonne de gauche venant de Mozdok a dépassé Malgobeck et continue vers le Sud par Achuluk avant de s'engager dans la vallée de Sunju qui donne accès à Grosny. On signale que chaque kilomètre de terrain doit être conquis de haute lutte. En fin de semaine la Luftwaffe a effectué un raid massif sur Grosny et il semble que la ceinture extérieure de la ville doive être bientôt atteinte par la Wehrmacht.

Aucun événement ne marque l'évolution de la situation militaire à Stalingrad au cours de la semaine. Malgré une résistance acharnée les Russes ont dû de nouveau céder du terrain. On accorde généralement une importance relative aux combats de Stalingrad même. En effet, l'attention est surtout dirigée vers la bataille engagée depuis le 7 octobre dans la boucle du Don où les forces russes ont réalisé une brèche de 2 km. dans les lignes allemandes et réussi jusqu'à présent à se maintenir sur leurs positions ; on signale que la situation des troupes allemandes du Caucase pourrait être affectée par les opérations du secteur Don-Volga.

Sur tous les autres fronts on ne signale qu'une activité restreinte.

En Atlantique.

La marine allemande a ouvert un nouveau théâtre de guerre en envoyant des sous-marins dans l'extrême Sud du continent africain. En raison des difficultés de ravitaillement de la Russie par la route de l'océan Arctique et Mourmansk les Allemands ont décidé d'expédier une partie des convois destinée à l'U. R. S. S. par la voie du cap de Bonne-Espérance. On doit rappeler que le ravitaillement anglo-américain du Moyen, du Proche-Orient et de l'Egypte doit aussi s'effectuer en contournant Le Cap. Il en est de même du trafic par les Indes. Les sous-marins de l'Axe auront donc du travail.

A Madagascar.

Le 11 octobre la lutte se poursuivait avec acharnement à 25 milles dans le Sud d'Antsirabe. Nos forces pourtant très limitées se sont sacrifiées sans restriction et ont prouvé leur résolution inébranlable de résister depuis le premier jour de l'agression.

En France.

M. Paul Marion, secrétaire d'Etat à l'Information s'adressant aux directeurs de la presse française s'est exprimé en ces termes : « La vérité de demain est que si nous continuons à abandonner trop de nos concitoyens à leurs chimères, nous nous comporterons dans cette guerre d'une manière si stupide qu'à la fin nous en serons inévitablement l'enjeu. Nous ne pouvons défendre l'Empire qu'en nous appuyant sur l'Europe et le refus de nous intégrer à l'Europe, s'il se prolongeait, aboutirait pour notre peuple au pire des désastres.

« Voilà la vérité de demain, qui est déjà celle d'aujourd'hui ; voilà la vérité que vous devez proclamer sans cesse, comme votre devoir et celui du Gouvernement, malgré la tendance d'une partie de l'opinion de considérer tout cela, soit comme une chimère, soit comme un abandon. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Quelle est l'intention de Staline ?

... La question qui se pose, — c'est de savoir pendant combien de temps encore la Russie se contentera de recevoir comme unique nerf de la guerre des chèques sans provision, — sous les espèces de l'illusoire et fantasmagorique deuxième front. Après la chute de Stalingrad, que décideront les Soviets ? Continueront-ils à faire le jeu d'alliés qui ne se sustentent et ne sustentent l'U. R. S. S. que par le découpage quotidien de la peau de l'ours.

(IMPARTIAL du 6 octobre 1942.)

Les trois réponses de Staline.

Elles signifient que la Russie est bien capable de rendre son tablier si ces Messieurs de Londres et de Washington continuent à faire la guerre au ralenti.

(VOIX D'EMPIRE du 6 octobre 1942.)

L'hypothèse la plus vraisemblable est celle selon laquelle il s'agirait :

D'un légitime chantage soviétique. Ou vous créerez immédiatement un second front, doivent dire les émissaires secrets de Staline, ou je traiterai avec le Reich. Le grand argument anglais pour s'opposer au second front est que c'est courir à un échec certain. Ce à quoi l'U. R. S. S. répond : Nous ne vous demandons pas d'être victorieux dans ce second front, nous vous demandons simplement de créer ce front, même si vous devez être battus, même si vous devez avoir cinq cent mille morts, cela détournera deux millions d'Allemands de notre front. C'est ce que nous vous demandons. Nous avons lourdement payé notre tribut de morts, faites-en autant. Une victoire commune ne peut s'acheter qu'à ce prix, nous n'acceptons pas d'être les seuls sur la brèche.

En ce cas, une cessation d'hostilités sur le front soviétique dépend des Anglo-Saxons au moins autant que du Reich ou de l'U. R. S. S

(VOLONTE INDOCHINOISE du 9 octobre 1942.)

La bataille du tonnage.

La Grande-Bretagne ne peut compter, économiquement, sur ses propres ressources ; mais son ravitaillement est bien compromis : connaîtra-t-elle la famine ?

Le tableau ci-dessous résume magistralement la situation de l'Angleterre, en ce qu'il montre pour toute une série de denrées alimentaires, d'une part ses besoins ; de l'autre, sa production.

Denrées	Besoins (en milliers de tonnes)	Production
Céréales	*4.418*	*13 %*
Viandes	*3.086*	*50*
Poissons	*974*	*88*
Lait (en millions d'Hl.)	*20*	*100*
Lait condensé (en millions d'Hl.)	*8*	*65*
Matières grasses	*943*	*11*
Fromages	*199*	*31*
Œufs (en millions)	*7.182*	*65*
Fruits	*2.380*	*25*
Pommes de terre	*4.576*	*96*
Sucre raffiné	*1.935*	*26*
Thé, Café, Cacao	*283*	*0*
Fourrages et divers (son, etc.)	*9.796*	*33*
Tourteaux divers	*1.848*	*4*

Situation du shipping anglo-saxon à fin mars 1942.

Tonnage britannique	*31.130.000 T.*
Tonnage américain	*8.050.000 —*
Navires capturés et neufs	*1.200.000 —*
(A) TOTAL	*40.380.000 —*
Navires coulés au 31 mars 1942	*17.780.000 T.*
Besoins des U. S. A. :	
Cabotage	*2.500.000 —*
Trafic avec l'Amérique Centrale et du Sud	*1.500.000 —*
Navires en affrètement	*1.500.000 —*
Besoins de l'Angleterre :	
Navires en affrètement	*6.000.000 —*
Petit cabotage	*2.000.000 —*
(B) TOTAL	*31.280.000 —*
Différence A-B	*9.100.000 T.*

De ce tableau, nous désuisons que le tonnage commercial disponible, c'est-à-dire à l'exclusion de celui nécessaire au cabotage, et aux besoins militaires, n'est que de 9.100.000 tonnes. Mais de mars à mai 1942 (nous n'avons pas les chiffres pour la période de mai à septembre) les Alliés ont en perdu 2.000.000 de tonnes. Or, les Britanniques importaient 60.000.000 tonnes de produits de première nécessité et en admettant qu'ils se serrent la ceinture jusqu'au dernier cran, 50 millions de tonnes doivent être un chiffre minimum. Pour le transport de ces 50 millions de tonnes de marchandises, il lui faut disposer de 10 millions de tonnes de navires ! Elle n'en a que 7.100.000 ainsi que nous l'avons vu, et nous le répétons, à moins que la Grande-Bretagne ne parvienne à combler ce vide dans le minimum de temps, la famine ne tardera pas à s'installer chez elle.

(ECHO D'EXTREME-ORIENT du 4 octobre 1942.)

Inconsistance de l'idéologie yankee.

En 1939, Franklin Delano Roosevelt s'exprimait ainsi :

Le Monde est divisé entre l'esclavage humain et les idéaux chrétiens.

Nous, Américains, nous choisissons la liberté humaine et le Christianisme.

Aujourd'hui :

Qu'adviendrait-il de notre Vieux Monde occidental, si l'an prochain la Wehrmacht, *obligée de diviser ses forces pour faire face à une tentative d'invasion anglo-américaine, n'allait plus pouvoir contenir la marée bolchevique ?*

Et vraiment voit-on les Staline et consorts, dont l'armement formidable actuellement en service — grâce, en partie à l'aide anglo-américaine — a été forgé, selon eux, pour imposer un jour à l'Europe le marxisme intégral, les voit-on vraiment, une fois assis face à face avec des plénipotentiaires américains et anglais, céder sur le point essentiel de leur avantage sur l'Europe : sa bolchevisation ?

(VOLONTE INDOCHINOISE du 10 octobre 1942.)

EN FRANCE

Les méfaits du libéralisme intellectuel.

Nous avons fort à faire, pour recouvrer les qualités de jugement, de solidité intellectuelle, qui firent la grandeur de notre culture.

C'est qu'au XVIIIe siècle :

Les nuées épaisses de l'Héroïse *et du* Contrat social *s'élèvent, répandent une ivresse brutale qui détourne les hommes de penser, endort la réflexion brouille jusqu'aux images et livre la scène des lettres à la grotesque mascarade du sentimentalisme hypocrite et pompeux. La raison chancelle. Toute naïveté cesse. Une rhétorique aussi plate qu'ambitieuse qu'on ne peut lire aujourd'hui sans rire, s'empare les avenues de la pensée : c'est la Muse française changée en bête.*

Quand je tente de résumer l'histoire de la pensée française, guidée par le libéralisme intellectuel de Voltaire à Léon Blum, il ne se présente à mon esprit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'une phrase de latin de cuisine dont s'amusaient les écoliers de mon temps : De Brancha inbrancham dégringolavit et fecit plouff.

Le libéralisme intellectuel entraîne nécessairement non seulement la ruine des Etats, mais aussi celle de la pensée.

(ACTION du 10 octobre 1942.)

Libéralisme et démagogie.

Un mot caractérisera dans l'histoire la cause même de cette décadence momentanée : démagogie.

Qu'importaient les compétences, pourvu que le fléau de la balance politique restât sans oscillations.

***

Et nous vîmes le chaudronnier Blancho devenir secrétaire d'Etat à la Marine !

Le pâtissier communiste Duclos, vice-président de la Chambre !

Un traître, Marty, membre de la Commission des Affaires Etrangères !

Un compositeur de musique, le suave Jardillier, ministre des P. T. T.

Un démagogue, le tonitruant Vincent Auriol, ministre des Finances !

Aujourd'hui :

Acceptons avec discipline, avec joie la loi qui sauvera le pays.

La Révolution Nationale seule importe.

(VOIX D'EMPIRE du 8 octobre 1942.)

Charité et solidarité.

Le premier de ces doux mots représente l'ancien Régime, le deuxième le nouveau.

La Charité, inspirée par des sentiments fort louables, avait au point de vue social quelque chose de fragmentaire, d'insuffisant, qui dénonçait surtout avec éclat les tares du système capitaliste, mais était impuissant à les réparer : aujourd'hui à l'aumône, se substitue la notion de *Solidarité collective.*

La charité est certes un bien beau mot ; et ce fut même souvent une chose respectable qui s'est traduite en actes bienfaisants ; mais ce fut également parfois le visage assez peu aimable du devoir. M. Jean Masson parlait de la sécheresse administrative avec laquelle il avait vu s'exercer, en sa jeunesse, la charité.

La charité telle qu'elle était conçue jadis est incapable de suppléer en des temps comme les nôtres au sentiment et à l'exercice combien plus vaste de la solidarité.

(ACTION du 7 octobre 1942.)

La collaboration franco-allemande.

R. X., dans l'ACTION du 5 octobre 1942, rappelle les solennelles déclarations du Führer.

« Je n'ai point de haine contre la France, c'est un grand pays qui doit revivre en se purgeant des poisons déposés par trois quarts de siècle de juiverie et de marxisme. Les soldats français se sont bien battus, je l'ai reconnu publiquement, je l'ai dit à leur grand Chef, le vieux Maréchal. » (Discours d'Hitler, février 1942.)

N'est-ce pas, dans des circonstances tragiques, le démenti, tant attendu, aux pages écrites sur la France dans Mein Kampf ? *Ce démenti demandé par Bertrand de Jouvenel lors d'une entrevue avec le Chancelier et où celui-ci avait répondu : « Il sera inscrit dans le grand livre de l'Histoire ».*

De courageuses paroles officielles ont été prononcées qui nous démontrent, ce qui est l'évidence même, que nous ne pouvons rester passifs devant tant de sacrifices, alors que d'autres nations offrent leurs fils en holocauste, pour que règne une longue et vraie paix.

Les mères de tous ces jeunes gens tombés sur le front rouge, nous montreraient du doigt. C'est un genre de honte qu'heureusement, nous n'avons encore jamais connu.

La Légion Tricolore représente, pour le moment, ce trait d'union nécessaire. Soyons persuadés que ceux de chez nous qui meurent là-bas à l'Est, représentent le plus pur idéal de la Patrie, celui qui n'a jamais reculé, devant le sacrifice total, pour les nobles causes.

L'Allemagne, contrairement à certaines nations, connaît la valeur du sang versé en commun ; elle sait, par expérience ce que représente pour elle, l'aide du courage militaire français. La véritable collaboration à l'œuvre grandiose proposée, la voilà.

Actuellement, on ne peut l'envisager que de cette manière. Quoi qu'il en soit, c'est la seule qui nous permettra de parler sur un pied d'égalité, lorsque l'heure du règlement aura sonné.

La nouvelle armée.

Elle doit aujourd'hui, elle aussi, se réformer, se dégager d'un certain « fontionnarisme » — au sens péjoratif du mot —, et garder toujours présente à l'esprit la devise que lui proposait le Général Huntziger : « Discipline-Hiérarchie-Fraternité ».

(FRANCE-ANNAM du 1er octobre 1942.)

Le nouveau chef des Compagnons de France.

(Guillaume de Tournemire).

Il est officier de la Légion d'honneur. Sa Croix de guerre noire et verte porte deux palmes, sa Croix de guerre des T. O. E., cinq.

Ce que nous demandons aux jeunes, nous dit en terminant M. de Tournemire, c'est de prendre une position nette contre l'immoralité publique, les profiteurs, l'insolence de l'argent.

(RADIO-BULLETIN du 29 septembre 1942.)

La France doit compter sur les jeunes pour faire cette Révolution.

Un jeune, un vrai, qui sent, qui souffre, qui vibre, clame son indignation, il ne la voile pas.

Pour lui, un chat est un chat et Turtuffe est un hypocrite. Pour lui la saine colère n'est pas un « mouvement d'humeur » ; une catastrophe n'est pas « un accident » ; un accident n'est pas un « incident » ; une défaite n'est pas « un revers » et la Révolution Nationale n'est pas une infusion de tilleul.

Non ! la colère reste l'expression violente de l'indignation qui débusquera les responsabilités.

L'enthousiasme reste la qualité nécessaire et essentielle qui balaie les mesquineries et qui démasque et flagelle la médiocrité.

(ACTION du 8 octobre 1942.)

EN INDOCHINE

La démonstration de masse du 1er octobre.

Il y a vraiment quelque chose de changé en Indochine, comme en France. L'émotion qui étreint les foules de la Métropole au cours des grandes manifestations historiques dont les échos sont parvenus jusqu'à nous, saisit à leur tour les habitants de la lointaine Indochine. En dépit de l'éloignement, des circonstances, en dépit de l'apathie du mauvais vouloir de certains, la flamme de l'enthousiasme s'est réveillée. Elle a grandi et éclairé d'une pure lumière la terre d'Indochine.

(OPINION du 6 octobre 1942.)

Le retour à la terre.

Regardez ces jeunes gens qui déambulent le soir devant les boutiques illuminées d'une démarche lente et comme lasse. Regardez leurs corps débiles, étriqués, leurs dos voûtés à force de se pencher sur des paperasses, leurs yeux alourdis par les veilles, leurs visages pâles où les soucis et une vie parfois désordonnée ont laissé des empreintes précoces. Pourquoi faut-il que des hommes au lieu de vivre une vie saine, forte, peut-être heureuse, viennent ici s'empoisonner ? Quel bien peut-il résulter de ces souffrances et de ces déchéances ?

Croyez-moi. Retournez au travail des champs. Il sera pour vous une délivrance. Il apaisera les tourments qui vous agitent. Vous n'aurez ni limousines de luxe, ni maisons à multiples étages, c'est vrai, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous aviez bien peu de chances d'en avoir. Mais il s'agit de savoir si l'essentiel pour l'homme est d'avoir des limousines de luxe et des maisons à multiples étages.

(GAZETTE DE HUE du 5 octobre 1942.)

La Cité Universitaire.

Je viens de visiter les chantiers de la future Cité Universitaire de Hanoi qui représente, chacun le sait l'une des réalisations indochinoises du moment, les plus considérables. Dans ce quartier suburbain puisqu'il se trouvait au delà, il n'y a pas encore très longtemps, des limites normales de la ville, dans ce quartier de paillotes, de mares encombrées de lotbinh et de rizières pleines d'eau, une transformation radicale a eu lieu modifiant de fond en comble l'ancien horizon. J'engage fortement, non seulement ceux qu'intéresse la question mais aussi les promeneurs et les oisifs à s'arrêter un instant, s'ils prennent la route de Hué, à l'emplacement de la Cité future.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 8 octobre 1942.)

Collaboration franco-annamite.

Une nouvelle manifestation en est l'admission de la jeunesse indochinoise dans un nombre croissant d'emplois administratifs :

Parmi les nombreuses réalisations de tous ordres dont l'Indochine est redevable à l'Amiral Decoux, l'une des plus intéressantes est dans doute la réforme grâce à laquelle la jeunesse indochinoise est désormais admise à la plupart des emplois administratifs de la colonie.

Depuis longtemps déjà et au fur et à mesure que grandissait l'élite intellectuelle locale, l'administration française avait ouvert de plus en plus largement ses cadres aux diplômés indochinois. Il appartenait à l'Amiral Decoux de compléter cette évolution par quelques heureuses innovations qui ont modifié sensiblement l'organisation administrative de l'Indochine et qui auront pour effet d'accroître considérablement la part de l'élément local dans le corps des fonctionnaires.

(OPINION du 7 octobre 1942.)

L'artisanat.

Il se voit à présent accorder en Indochine l'importance nécessaire.

Une information signale que le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, vient de décider de renouveler cette année le concours de l'artisanat indochinois créé en 1941 à l'occasion de la dernière Foire-Exposition de Hanoi, et dont le grand succès a dépassé toutes les espérances, tant par le nombre élevé des participants que par la quantité des produits exposés.

Voilà une décision qui atteste, encore une fois, de la part du Chef de l'Union, un sens admirable des réalités indochinoises.

(FRANCE-ANNAM du 6 octobre 1942.)

La Jeunesse sportive.

La prochain Tour d'Indochine cycliste se prépare :

Par les diverses manifestations qui accompagneront le prochain « Tour d'Indochine » cycliste, celui-ci dépassera largement le cadre sportif. Il contribuera, notamment, à illustrer la volonté des dirigeants de la France et de l'Empire rénovés, d'inculquer aux jeunes générations le goût de l'effort sain, méthodique de la tâche quotidienne accomplie avec conscience et ardeur, la pratique de la culture physique en vue des fins nationales et patriotiques magnifiquement condensées dans la devise des jeunes et des sportifs d'aujourd'hui : « Unis et forts pour servir ».

Un esprit qui ne s'arrêterait qu'au côté spectaculaire de ces manifestations serait désespérément superficiel. C'est en profondeur que celles-ci agissent et agiront encore davantage avec le temps qui aura définitivement consacré les mœurs, les exercices, les compétitions, les rassemblements dont la politique de jeunesse et de rénovation sportive instaurée par le nouveau régime s'attache à créer « le climat » fécond.

C'est dans ce sens qu'une épreuve comme le Tour d'Indochine cycliste rentre parfaitement dans le cadre de la double action éducative physique et morale des jeunes poursuivie par la Révolution Nationale.

(FRANCE-ANNAM du 3 octobre 1942.)

Les nouveaux stades se remplissent de pratiquants fervents de la culture physique et du sport. Voici le stade d'une province, quelque part en Cochinchine.

Le matin, dès l'aube naissante, et avant que la ville soit éveillée on voit arriver sur le terrain, seules ou par tout petits groupes, les jeunes filles et les jeunes femmes de la section féminine.

Déjà elles sont bonnes cyclistes et nageuses émérites. Elles cultivent leur forme et leur ligne par des exercices d'assouplissement, ou même par le travail au gymnase. Et puis discrètes s'en vont aux premiers rayons de soleil d'un coup de pédale nerveux, laissant le stade aux fonctionnaires des services provinciaux.

De ceux-là, il y en a de tous âges et de tous grades... Mais sur le stade, tous les hommes sont égaux devant le moniteur. Le même coup de sifflet leur fait plier le jarret ou bomber le torse. Et à la course il arrive que le chef de bureau soit battu par son planton. Mais le contraire arrive aussi. On ne s'en formalise pas.

Après que les fonctionnaires sont venus se mettre en train pour mener sainement leur journée de bureau, arrivent les sportifs dont il faut travailler les muscles et maintenir le bon équilibre physique. Et puis viennent les athlètes à maintenir en forme, ou dont la forme est à améliorer...

Tout cela serait déjà pas mal, pour une province fermée aux sports il y a seulement deux ans, et suffisant pour occuper les loisirs d'un moniteur. Mais à côté des jeunes qui veulent rattraper le temps perdu, il y a les tout petits qui ne veulent pas perdre de temps.

Chaque matin dans les écoles, maîtres et maîtresses donnent régulièrement la leçon d'éducation physique à leurs élèves.

Et ceux-là aussi fréquentent régulièrement le stade pour s'y pénétrer des doctrines de l'E. S. E. P. I. C.

Ils peuvent ainsi répandre jusque dans les villages les plus reculés les méthodes d'éducation physique éprouvées : celles qui font des petits gars musclés, bien équilibrés, et non pas des phénomènes promis à la tuberculose, à force d'exercices mal étudiés.

(OPINION du 1er octobre 1942.)

LA VIE INDOCHINOISE

La semaine du 5 au 12 octobre 1942.

Lundi 5, Hanoi. — Un arrêté du Gouverneur Général promulgue le décret du 26 août 1942 portant suppression de la Direction des Services Judiciaires en Indochine.

Mardi 6, Hanoi. — L'Amiral Decoux visite la Brasserie Hommel (Société des Brasseries et Glacières d'Indochine) ; après s'être rendu à la malterie qui depuis peu traite avec succès les céréales locales, notamment certains riz gluants, afin de remplacer les malts d'importation manquants, le Gouverneur Général s'intéresse ensuite à la préparation de la bière et aux essais de production de l'anhydride sulfureux liquéfié ; gagnant enfin le quai Guillemoto, il y visite les Glacières, où boissons gazeuses et glacées sont fabriquées dans des conditions d'hygiène rigoureuses.

Hanoi. — L'Amiral Decoux préside, dans la soirée au Musée Finot une conférence de M. Taboulet, Chef local de l'Enseignement en Cochinchine, sur les débuts de l'Amiral Bonnard en Basse-Cochinchine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Saigon. — La Foire de Saigon, qui ouvrira ses portes à la fin du mois de décembre, comportera comme celle d'Hanoi, en 1941, un rétrospective historique évoquant le passé ancien et présent de la Basse-Cochinchine ; la Société des Etudes Indochinoises s'occupe à cet effet de grouper tous les documents et archives s'y rapportant.

Mercredi 7, Hanoi. — L'Amiral Decoux offre un déjeuner en l'honneur de S. A. R. le prince Monireth, actuellement mobilisé comme lieutenant au 5e Etranger.

Huê. — S. M. l'Empereur Bao-Dai, accompagné du Résident Supérieur Grandjean et des ministres, visite la province de Quang-tri, et reçoit les hommages des mandarins et notables à la Pagode Royale.

Le ministre de l'Intérieur, S. E. Pham-Quynh exalte la communauté franco-annamite et dit sa confiance en l'Amiral Decoux, qui sut conserver à l'Indochine la paix et la prospérité.

Le Résident Supérieur Grandjean assure Sa Majesté de respect des Français dans la province, et forme des vœux en l'honneur du Souverain, de la dynastie et de l'Empire. Puis Sa Majesté visite le barrage de Qui-Thiên, récemment construit. Au stade provincial, des manifestations sportives réunissent Français et Annamites, l'Hymne national annamite, la *Marseillaise*, l'hymne *Maréchal, nous voilà* sont repris en chœur. Enfin, visitant diverses institutions catholiques, et notamment la chrétienté de Di-Loan, Sa Majesté remet, en présence de Mgr Lemasle, évêque de Hué, la cravate de commandeur du Dragon d'Annam au R. P. Cadière, à l'occasion du cinquantenaire de son sacerdoce et de son arrivée en Indochine.

Jeudi 8, Hanoi. — A 17 heures, dans le Grand Amphithéâtre de l'Université Indochinoise, l'Amiral Decoux remet leurs diplômes aux lauréats du concours du Mandarinat, en présence du Résident Supérieur Delsalle, du secrétaire général Gautier et de S. E. Bui-bang-Doàn, ministre de la Justice du Gouvernement annamite, des hautes autorités civiles et militaires, et des professeurs de l'Université. Le Résident Supérieur Delsalle rappelle à l'assistance qu'hier les sages préceptes de Confucius, et aujourd'hui, les paroles du Maréchal, doivent les guider dans la voie droite. Puis le ministre Bui-bang-Doàn précise aux lauréats leurs devoirs de dévouement à leur Souverain et de loyalisme envers la France.

L'Amiral prend ensuite la parole et prononce le discours qui sera reproduit intégralement dans notre prochain numéro.

Phnom-penh. — On apprend le décès du commandant Oum, Cambodgien naturalisé français. Ce Saint-Cyrien, combattant de 1914-1918 était le type accompli du Cambodgien fils de ses œuvres, conciliant pleinement la double qualité de Français et de Cambodgien. Ses obsèques eurent lieu suivant le rite bouddhique à Mahanilay, en présence de S. M. Norodom Sihanouk et du Résident Supérieur.

Vendredi 9, Hanoi. — L'Amiral Decoux visite les ateliers de l'Imprimerie Taupin et marque l'intérêt qu'il porte à cette branche de l'activité indochinoise qui réussit, malgré les difficultés de l'approvisionnement, à maintenir la qualité de sa production.

LIVRES ET REVUES

Nous avons reçu avec plaisir et lu avec intérêt une brochure intitulée : *Principes de Comptabilité agricole pour petite et moyenne culture.* L'auteur M. A. Loisy, ingénieur en retraite, à Huê, y expose clairement et avec chaleur les méthodes simples qui permettent à un agriculteur ou à un artisan de voir clair dans la marche de son exploitation.

L'examen de conscience journalier qu'entraîne la tenue des livres, le bilan de fin d'année et ce qu'il dévoile valent bien les quelques minutes qui leur sont consacrées. La comptabilité ressemble à la culture physique. Il est aussi difficile de s'y mettre et non moins difficile au début de préserver mais c'est aussi une discipline qui paye : Celui qui compte, épargne. Celui qui épargne devient riche.

J.

MM. Biard et Roule, chef des Services locaux de l'Agriculture de la Cochinchine et du Cambodge viennent de faire paraître une étude sur les conditions de la culture poivrière et de la production du poivre dans le Sud indochinois.

Les auteurs comparent la situation favorable des cultures poivrières à Sumatra (qui doubla en vingt ans sa production déjà remarquable) et l'état stationnaire de la production cambodgienne les producteurs des côtes du golfe thaï ont dû reconnaître l'impossibilité de produire aux cours mondiaux, la fertilité des terres, en particulier, n'est pas suffisante pour une saine exploitation.

Les terres cochinchinoises, au contraire, voient, avec un minimum de soins, sortir une production excellente et de bonne qualité.

« C'est en de semblables régions, au sol fertile et au régime pluviométrique aussi favorable que dans l'aire actuelle de culture (chutes annuelles de deux mètres au moins et pas trop inégalement réparties) que les pépériculteurs doivent créer leurs nouvelles poivrières, s'ils désirent se soustraire à la précarité de leur situation actuelle et donner à la culture du poivrier en Indochine l'importance qu'elle peut connaître. »

R. M.

***

G. Bois. — *La sincérité en Extrême-Orient et en Occident.* (*Bulletin général de l'Instruction publique*, septembre 1942).

Dans un très intéressant exposé, M. Bois nous parle de la sincérité en Extrême-Orient et en Occident.

Ainsi que nous le fait remarquer l'auteur, il ne s'agit pas d'épuiser le concept sincérité, mais d'en tirer des indications en vue d'une étude comparative.

Il nous montre tout d'abord combien différente est l'importance accordée à cette qualité dans les deux morales. En Occident, elle y occupe une place fondamentale. Dans la morale traditionnelle orientale, au contraire, bien que mentionnée, la sincérité n'est pas au premier plan, et de plus elle est souvent mêlée à d'autres vertus. (Par exemple, chez Confucius où on la voie inséparable de la fidélité). Néanmoins, celui-ci la signale comme indispensable à tout progrès et la morale orientale s'accorde à voir en elle « l'attitude caractéristique de l'homme vertueux ».

Si la sincérité occupe une telle place dans la morale occidentale, c'est parce qu'elle est indispensable à notre système de vie sociale, qui est plus complexe, plus individualisée surtout, et où l'influence du Christianisme a montré que la sincérité envers soi-même était la condition nécessaire à tout accroissement moral.

Mais, nous ne devons pas la confondre avec une certaine complaisance à regarder défiler en nous tous nos états de conscience, à les accueillir sous prétexte de ne pas nous « mutiler ». En effet, la vie morale est, avant tout, une lutte, un choix parmi nos passions et nos tendances.

La sincérité consisterait donc à ne pas vouloir faire illusion à soi-même ou aux autres.

Mais la question est de connaître si ce devoir nous est rendu facile par notre nature psycho-physiologique et sociale.

On a essayé différentes classifications basées sur l'étiologie. Physiologiquement, il apparaît plus difficile en général d'être sincère, aux émotifs et aux imaginatifs.

Socialement, plus la civilisation est libérale, et personnaliste, plus la sincérité est possible. Par contre, la peur, une discipline trop sévère, la crainte du ridicule, le sens de la face (très en honneur en Extrême-Orient), agissent comme autant de facteurs sociaux peu propres à son développement.

Nous comprenons donc l'importance de l'éducation dans le domaine de la sincérité. Que ce soit en Occident ou en Extrême-Orient, elle ne peut s'épanouir pleinement que dans une atmosphère de mutuelle confiance et d'amitié.

M. H. C.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Du 19 au 25 octobre 1942

Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 19. — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Relais d'une émission spéciale de Radio-Tokyo ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Concert ; — 21 heures : *Le Courrier des Auditeurs*, par Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Mardi 20. — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : *Adieu, Hawaï ;* — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Petite histoire des grandes découvertes*, par Louis Charpentier ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Le message du jour, par la Légion ; — 20 h. 20 : Concert par Mme Leroy-Pollet et Mlle Sempé : *La Sonate de César Franck* pour violon et piano ; — 21 heures : *Le Quatrième*, pièce de Martinal Piéchaud ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Mercredi 21. — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique chorale à travers le monde ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Pour les enfants : Aladin ; 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Pour mieux comprendre la Révolution Nationale ;* — 20 h. 25 : *Robinson Cruosé*, opérette radiophonique de Christiné et Robert Ducray ; 21 heures : le quart d'heure des amateurs ; 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Jeudi 22. — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : La Minute des Jeunes ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Fantasio*, d'Alfred de Musset ; 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Vendredi 23. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chants et danses d'Espagne ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *La lettre du Tonkin*, par Paul Munier ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Le message du jour ; — 20 h. 20 : *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 21 heures : Vos disques préférés ; 21 h. 15 : *L'affaire du collier ;* — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Samedi 24. — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Le message du jour ; — 20 h. 20 : Le Casino des illusions ; — 20 h. 50 : Musique de danse ; 21 h. 15 : Nouvelles de France ; — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Dimanche 25. — 7 heures à 7 h. 20 : Informations ; — 12 heures : Informations — Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique religieuse ; 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *L'art d'élever ses enfants*, par Mme X... ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde : 20 h. 15 à 21 h. 30 : *Mignon*, opéra-comique, d'Ambroise-Thomas ; 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

TONKIN

Esther-Marie, fille de M. Funné Jean-Emile-Roger et de Mme, née Myrtle-Amélia Hall (30 septembre 1942).

Sylvain-Laurent-Dermart, fils de M. Paul Fernand-Jorland et de Mme, née Piccioto (9 octobre 1942).

Max-Karl-Jean-Pierre, fils de M. Pierre-Joachim-Jean Méchard et de Mme, née Davidson (9 octobre 1942).

Hélène, fille de Mme et M. Roger Trocherie (8 octobre 1942).

Jean-Philippe, fils de M. Ange-Marie Masini et de Mme, née Graziani (6 octobre 1942).

Geneviève-France-Anne-Goille, fille de M. Pierre Cottin et de Mme, née Fourès (8 octobre 1942).

Charles-Guy, fils de M. Baptiste Dubois et de Mme (11 octobre 1942)

COCHINCHINE

Denise-Nicole, fille de M. Georges Dubourg et de Mme (1er octobre 1942).

Monique, fille de M. Lucien Mioux et de Mme (1er octobre 1942).

Marguerite-Marie Kim-Lam, fille du docteur Nguyên-van-Nguyên et de Mme (2 octobre 1942).

Philippe-Marcel, fils de M. Gustave Staftner et de Mme (3 octobre 1942).

CAMBODGE

Simone Bouchet, fille de M. Jean-Charle-René Bouchet et de Mme (2 octobre 1942).

Mariages.

TONKIN

M. Marcel Ritt avec Mlle Zouboidah Mohammed.

M. Robert Pichon avec Mlle Gisèle Palace.

COCHINCHINE

M. Marie-Maurice Jean de Miribel avec Mlle Raymonde-Thérèse-Louise Poulain.

M. Paul Vincent avec Mlle Pham-thi-Ba.

Fiançailles.

TONKIN

M. l'aspirant Henri-Jean Hénaff avec Mlle Nadia-Denise Hort (10 octobre 1942).

COCHINCHINE

Mlle Marie-Louise Pinel avec Wladimir Chlianikoff (3 octobre 1942).

Décès.

TONKIN

M. Eugène Rimbaud (9 octobre 1942).

M. Marcel Senon (10 octobre 1942).

M. Aimé-Edgar-Claude Normand (10 octobre 1942).

M. Henri Jorrot (11 octobre 1942).

COCHINCHINE

Madeleine Loecher, fille de Mme et de M. Xavier Loecher (4 octobre 1942).

Mme Joly (5 octobre 1942).

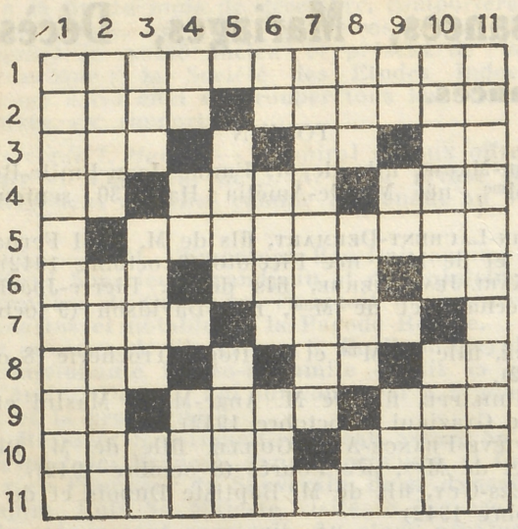
CAMBODGE

Commandant Oum (4 octobre 1942).

M. Ok (1er octobre 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 86



Horizontalement.

1. — Rendu célèbre par une chanson.
2. — Bonne — Gémira.
3. — Non admis — Interjection — Pronom.
4. — Possessif — Généralement timbré — Pas les autres.
5. — Quitta la cour pour fonder un monastère (521-587).
6. — Peut être de guerre — Etait noyé dans une fontaine — Deux voyelles.
7. — Se cultive en sol peu profond — Poème d'Hésiode.
8. — Celle de France fut constituée en province au xv^e siècle — Préposition — Symbole d'un corps noir.
9. — Sur la rose des vents — Présentement — Dans « haquet ».
9. — Il a plus d'un mètre de long... et sa chair est estimée — Dans un département aux plaines sablonneuses.
10. — Qui va en rond.

Verticalement.

1. — Rendue célèbre par un roman.
2. — Qui n'en a pas ? Personne qui marchande beaucoup avant d'acheter (n'est pas dans le *Petit Larousse*).
3. — Le cerf fait ainsi — Ornement en terre cuite — Dans « brise ».
4. — Article — Coups de baguette — Très portée au Japon.
5. — Femme d'un roi légendaire — Les moustaches sont parfois ainsi.
6. — Au moins quatre fois plus long que la Loire — Il est très estimé — Anagramme de « fait disparaître ».
7. — La France en vit beaucoup récemment.
8. — Anagramme de « règle nécessaire » — Hardis — Fleuve.
9. — Phonétiquement : ville de l'Empire français — Adjectif — Celui des hommes est de Mirabeau.
10. — On le dit du tonnerre — Fils d'Odin.
11. — Ligue créée en 1241, particulièrement prospère au xv^e siècle.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50 remboursables au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50 remboursables au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Imprimerie G. Taupin et C^ie

Le gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Pont sur la Sé Done (Laos) terminé le 30 juin.

(Voir notre numéro 88.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques